

Chroniques ¹⁰¹

{BnF} Bibliothèque nationale de France

GRAND ANGLE | EXPOS | MANIFESTATIONS | COLLECTIONS | RECHERCHE



Le monde pour horizon



Gilles Pécout
Président de la
Bibliothèque nationale
de France

Une bibliothèque ouverte au monde

Avec « Le monde pour horizon », le musée de la BnF inaugure une saison qui rappelle la nécessité d'écrire une histoire mondiale de notre pays. En effet, les collections de la Bibliothèque, dans leur diversité, offrent les jalons de cet itinéraire français et transnational fait d'échanges et de pérégrinations, de diplomatie et d'affrontements, de rapports de force, comme la colonisation, mais aussi de circuits d'amitié internationale scientifique, littéraire et politique.

Comme l'énonce Jules Michelet dans son *Introduction à l'histoire universelle* : « *Ce ne serait pas trop de l'histoire du monde pour expliquer la France.* » Autant redire qu'il n'est d'histoire nationale

éclairée sans connaissance de l'autre ni ouverture au monde. La relation au monde est riche si elle est relation de réciprocité. Ce dialogue précieux entre l'histoire nationale et l'histoire universelle est au cœur de notre institution. De nombreux autres projets et activités de ce trimestre en témoignent : du lancement de la bibliothèque numérique « France-Asie du Sud » à la Saison musicale européenne, en passant par l'acquisition d'un nouveau manuscrit de Charles de Foucauld, parmi de nombreuses autres entrées.

C'est bien cette vocation de la BnF bibliothèque de recherche ouverte au monde, soucieuse de diversifier ses publics et porteuse de valeurs universelles, qu'illustre la souscription que nous lançons pour acquérir les planches originales de la bande dessinée animalière *La Bête est morte !* de Calvo, la première œuvre qui, dans son art, évoque la Shoah. ©

4	Grand angle Au musée de la BnF, « Le monde pour horizon »
6	Un voyage à travers les continents
9	Entretien avec Barthélémy Togo, artiste invité
12	À la découverte du fonds mexicain
14	Actualités Entretien avec Gilles Pécout, président de la BnF
18	Expositions Damien Deroubaix La collection photographique de Jérôme Prochiantz
22	Dans la bibliothèque de Notre-Dame de Paris
24	
25	Manifestations Saison musicale européenne
26	Le Paris des photographes
28	Hommage à Emmanuel Le Roy Ladurie
29	Journée d'étude Germaine Tillion
30	Lecture Patrice Chéreau
31	Résidence littéraire de Célia Houdart
32	Coulisses Visite contée de la BnF François- Mitterrand
34	Collections Photographies de Bernard Vaussion
35	Épreuves corrigées de <i>Melmoth réconcilié</i>
36	Une reliure Boule en écaille de tortue
38	Un manuscrit de Charles de Foucauld
39	Manuscrit de <i>Mort à crédit</i>
40	Don de la famille Feuillade
42	Appel aux dons pour l'acquisition de planches originales de Calvo
44	Don du collectionneur Léon Dierckx
45	Don de la cinéaste Michelle Porte
46	Montage d'un globe Lego
48	Échos de recherche Partenariat entre le Collège de France et la BnF
50	Lénaïg Cariou et le fonds Orange Export
52	Emma Tillich et les guides de grossesse et de périnatalité
54	Éditions de la BnF Dernières nouveautés

En couverture
**Photomontage
d'œuvres exposées
au musée de la BnF
sur la nouvelle
thématique « Le
monde pour horizon »**
Hokusai Katsushika,
La Vague, dans
*Trente-Six vues du
mont Fuji*, 1831-1834 ;
Tlaloc, dieu de la pluie,
Aztèque, dans
Codex Ixtlilxochitl,
XVI^e-XVII^e siècle ;
*Gentille femme turque
allant par la ville*,
d'après Nicolas de
Nicolay, dans *Recueil
de costumes turcs*,
1550-1620 ; Le Père
Joseph-Marie Amiot,
jésuite français
missionnaire à Pékin

au XVIII^e siècle,
Giuseppe Panzi, vers
1789 ; *Homme de l'Isle
de Taïti*, planche de
Claude-Louis et
Desrais et Jacques
Grasset de Saint-
Sauveur, dans
*Costumes civils actuels
de tous les peuples
connus*, 1784-1788 ;
Dessin d'une statue
égyptienne par
Francesco Moratti,
1714-1715 ; Estampe
de Yamamoto pour les
Poèmes de la libellule,
1885 ; Statuette
atzèque en basalte
représentant un
dieu assis
(Tepeyollotl ?),
par Jean-Frédéric
Rousseau, XIX^e siècle

En 4^e de couverture
**Plan de Constantine
dessiné par l'officier
Scheffer, 1839**
BnF, Cartes et plans

Page de droite
**Vue perspective de la
base du temple
toltèque à Xochicalco
par Jean-Frédéric
Waldeck, entre 1825
et 1830**
BnF, Estampes et
photographie

Bibliothèque numérique

Lancement de « France-Asie du Sud »

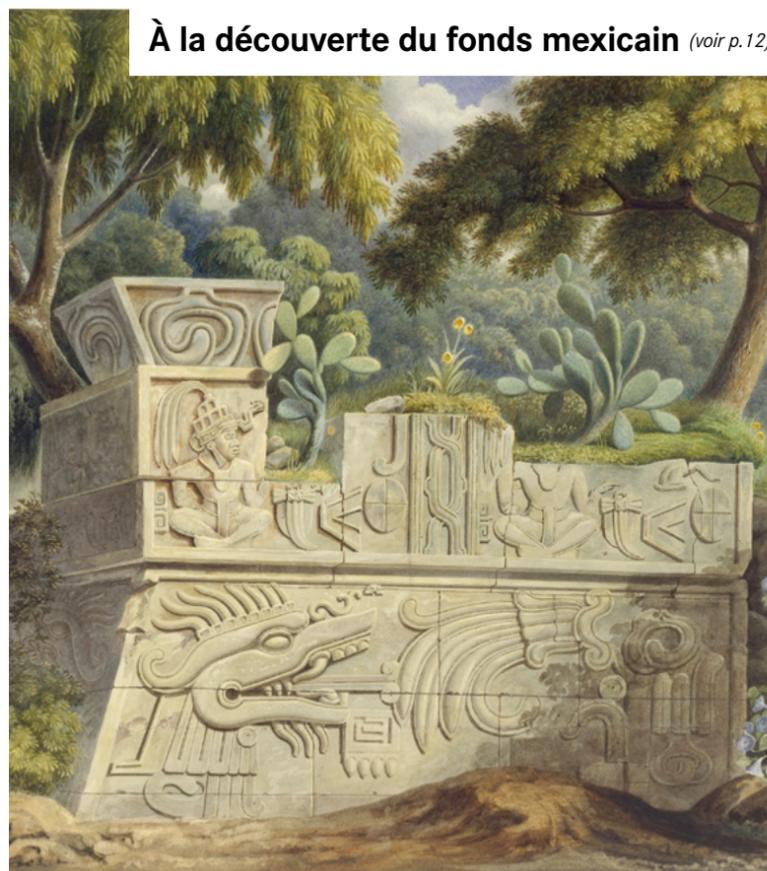
Fruit du travail conjoint d'institutions indiennes et françaises, la bibliothèque numérique « France-Asie du Sud » retrace l'histoire des relations entre la France et le sous-continent indien – notamment l'Inde, le Bangladesh, le Népal, le Sri Lanka ou le Pakistan – depuis les premiers voyageurs européens de la Renaissance jusqu'au milieu du XX^e siècle. Disponible en français et en anglais, elle rassemble des documents variés qui témoignent des représentations, des perceptions, des appréhensions mutuelles et influences réciproques durant des siècles de relations. L'ensemble documentaire est structuré et contextualisé par des articles inédits rédigés par des spécialistes. Lancée le 15 octobre 2024 à l'occasion d'un événement qui rassemble les acteurs – institutions et chercheurs – de ce projet, cette bibliothèque numérique vient enrichir la collection « Patrimoines partagés » de la BnF.
heritage.bnf.fr

« Mes résidences à l'étranger sont souvent des immersions à part entière »

Barthélémy Togo, artiste invité au musée de la BnF pour la saison 2024-2025

(voir page 9)

À la découverte du fonds mexicain (voir p.12)



Disparition

Hommage à Hubert Heilbronn

La BnF a perdu un ami très cher et l'un de ses plus fidèles soutiens en la personne de Hubert Heilbronn, décédé le 14 avril 2024 à l'âge de 92 ans. Il conjugait ses talents de banquier avec un amour fervent de la littérature française. Ce grand lecteur, qui plaçait au firmament le Chateaubriand de *La Vie de Rancé* et le Proust de *La Recherche*, était aussi un très fin bibliophile, dont les choix ne manifestaient pas seulement l'étendue de sa culture mais aussi l'originalité de son regard et de son esprit – en un mot, la sûreté de son goût. C'est dans ce profond attachement au patrimoine littéraire français qu'est né celui qui l'a lié très durablement à la Bibliothèque. Président de l'association des Amis de la BnF de 1988 à 2005 avant d'en devenir président d'honneur, il a aussi personnellement aidé la Bibliothèque dans l'accomplissement de ses missions, tant en contribuant à l'acquisition de pièces remarquables comme l'exemplaire du *Côté de Guermantes* que Proust avait offert à la comtesse de Chevigné qu'en fondant en 2010 le prix qui porte son nom, destiné à financer la restauration de volumes rares ou revêtant une importance historique particulière. Un hommage lui sera rendu par la Bibliothèque à l'automne, en association avec les Amis de la BnF.

LE MONDE POUR HORIZON

Traversés par mille et une composantes culturelles, les fonds de la Bibliothèque nationale de France se sont construits au fil des siècles dans une dynamique constante d'ouverture à d'autres civilisations. À partir de septembre 2024, la galerie Mazarin du musée de la BnF, site Richelieu, met en lumière les collections extra-européennes de la Bibliothèque, marquées par les échanges intellectuels, artistiques, scientifiques et culturels qui ont nourri l'histoire des relations entre la France et le monde. C'est aussi dans ce cadre que Barthélémy Togu, artiste camerounais dont le travail interroge la mémoire des migrations et le dialogue entre les cultures, a été invité par le musée à présenter une sélection de ses œuvres. Parmi celles-ci, la sculpture en bronze intitulée *Caring for memory* (prendre soin de la mémoire) installée dans le jardin Vivienne en janvier 2025, conviera le visiteur à une méditation autour de l'histoire et de ses traces.

UN VOYAGE À TRAVERS LES CONTINENTS

Chaque année, les œuvres exposées dans la galerie Mazarin du musée de la BnF sont renouvelées autour d'une thématique originale. À compter du 21 septembre, la nouvelle présentation s'attache à mettre en valeur les collections extra-européennes conservées à la Bibliothèque. L'occasion de voyager d'un continent à l'autre et d'explorer les liens tissés au fil du temps entre la France et le reste du monde.

Depuis son ouverture en septembre 2022, le musée de la BnF offre un accès permanent, dans ses deux ailes et sa rotonde, à une sélection de chefs-d'œuvre issus de ses collections. Afin de rendre compte de la richesse et de la variété des fonds conservés, une nouvelle thématique préside chaque année au choix des pièces présentées en galerie Mazarin. Après avoir mis en avant la constitution de notre identité culturelle à travers le rassemblement patient d'une collection de trésors, au fil des siècles, par la monarchie et par la république, puis en deuxième année, les révolutions de tous ordres dont témoignent les fonds de la Bibliothèque, le musée se propose en cette troisième année de mettre en lumière l'importance de ses collections extra-européennes. En une vingtaine de vitrines, la présentation rend compte ainsi des échanges intellectuels, artistiques, scientifiques et politiques nourris entre l'Europe, particulièrement la France, et les autres civilisations, sur un temps long allant du VIII^e siècle aux années 2010.

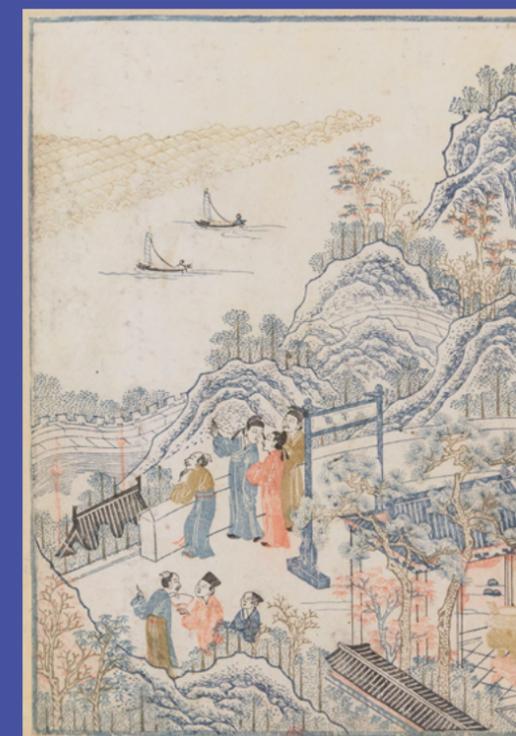
C-contre
Carte de l'océan
Atlantique, par
Pierre de Vaulx,
1613
BnF, Cartes et plans

À la découverte des collections extra-européennes

La vitrine consacrée à l'invention de l'imprimerie en Europe et en Asie met en regard la précocité de l'Asie dans la mise au point, dès le VII^e siècle, de techniques d'imprimerie à partir de matrices en bois, tandis que l'Occident développe vers le milieu du XV^e siècle l'imprimerie à caractères mobiles en plomb,

permettant la diffusion en grand nombre des textes. Les liens continus de l'Europe et du Proche-Orient, notamment avec l'Empire ottoman, traversent plusieurs vitrines qui témoignent des échanges commerciaux, des emprunts techniques et des migrations de motifs, des liens diplomatiques, des traductions des textes sacrés, mais aussi des confrontations, comme le montre le souvenir longtemps vivace des croisades.

Le continent américain est représenté par des manuscrits du Mexique ancien, achetés par un philanthrope franco-mexicain dans l'intention de les léguer à la Bibliothèque, qui remontent aux premiers contacts avec des Européens. Plus tardives dans nos collections, les relations avec l'Extrême-Orient ont donné lieu à de véritables engouements dans le goût décoratif, avec les chinoiseries au XVIII^e siècle et le japonisme au XIX^e siècle principalement, mais aussi à des entreprises savantes explorant les langues, les religions, les sciences et techniques. Une vitrine est ainsi consacrée à la naissance de la sinologie.



Comprendre le rôle joué par la France

Les collections de la Bibliothèque documentent par ailleurs l'histoire des contacts avec l'Afrique du Nord et l'Afrique subsaharienne, illustrant tant la colonisation du continent, de l'Algérie par la France en particulier, que les efforts d'émancipation de leurs peuples et de leurs cultures, et leur irrigation de la modernité européenne au long des XIX^e et XX^e siècles. L'égyptomanie conquiert l'Europe au début du XIX^e siècle, avant qu'une vogue orientaliste ne lui succède en répétant jusqu'au stéréotype des images de la vie au Maghreb, telle que l'Occident se

plaisait à la voir. L'art des peuples d'Afrique subsaharienne inspire les avant-gardes artistiques dans le premier XX^e siècle. Les surréalistes tirent parti des métissages culturels qu'engendrent voyages et liens personnels entre promoteurs d'un ordre mondial rééquilibré, auquel aspirent toujours ardemment des artistes contemporains comme Barthélémy Togo, invité de la résidence-musée de la saison 2024-2025. La nouvelle présentation du musée témoigne ainsi d'une histoire globale aux répercussions toujours actuelles et invite à comprendre le rôle que la France y a joué. ©

Emmanuel Coquery

En haut, à droite
Chen Changxi,
*Splendeurs du lac de
l'Ouest et du mont Wu*,
XVII^e siècle
BnF, Estampes et
photographie

Ci-dessus
Isis assise, Égypte,
Basse Époque (entre
664 et 332 av. J.-C.)
BnF, Monnaies, médailles
et antiques



En haut, à gauche
Hélène Delprat,
Vêtement cérémonial,
1987
BnF, Estampes et
photographie

En bas, à gauche
Masque du Nigeria,
style Igbo
(1800-1913)
BnF, Arts du spectacle

En haut, à droite
Georges Didier,
Vue de El Oued, Souf,
entre 1877 et 1882
BnF, Cartes et plans

En bas, à droite
Eugène Delacroix,
Le Diable amoureux,
1840
BnF, Musique



EN PRISE DIRECTE AVEC LE MONDE

Ci-dessus
Barthélémy Toguo,
La Rivière a beau être à sec, elle garde son nom, 2015
[Galerie Lelong, Paris]
BnF, Estampes et
photographie

L'artiste camerounais Barthélémy Toguo est invité, pour la saison 2024-2025, à présenter une sélection de ses œuvres au sein du musée de la BnF. Alliant performance, photographie, sculpture, peinture et gravure, son travail est traversé par des questionnements sur les migrations et leurs mémoires. Il entre en résonance avec les collections extra-européennes de la Bibliothèque, mises en valeur cette année dans la galerie Mazarin sur la thématique « Le monde pour horizon ». Pour *Chroniques*, Barthélémy Toguo revient sur son parcours artistique, centré sur le dialogue entre les cultures.

Chroniques : La présentation « Le monde pour horizon » montre comment, depuis le Moyen Âge jusqu'au xx^e siècle, les Européens ont été nourris de pensées, de cultures et de productions artistiques du monde entier. À une époque où la porosité entre les groupes culturels est plus importante que jamais, quel rapport entretenez-vous avec des cultures

a priori différentes ou éloignées de vous ?

Barthélémy Toguo : En tant qu'artiste, je suis en interaction avec le monde à travers mes pratiques artistiques et ma volonté d'agir *in situ*. Mes voyages me permettent de soutenir directement les personnes dont les volontés inhibées les empêchent d'affronter leur réalité, leur quotidien. Ma série « Head Above

Water » illustre bien cette volonté d'agir avec l'autre lorsqu'il est empêché, et de lui rendre sa parole lorsqu'elle lui est confisquée.

Mes résidences à l'étranger sont souvent des immersions à part entière. La toute dernière, en Inde, qui s'inscrit dans un programme favorisant les échanges entre artistes français



« La migration est une expérience que j'ai traversée très jeune »

et artisans indiens, m'a permis d'explorer un nouveau champ en lien avec la broderie. J'ai pu collaborer avec des artisans autour de leurs savoir-faire ancestraux du textile.

Les questions de migration et d'exil sont centrales dans votre œuvre – notamment pour dénoncer le déséquilibre des échanges Nord-Sud. On pense évidemment à la migration des humains mais il y a aussi celles des objets et des idées : à quel moment en avez-vous pris conscience ?

La migration est une expérience que j'ai traversée très jeune. J'ai quitté ma famille, ma culture ancestrale, mon territoire pour me former et suivre des études à l'étranger. Cela s'est fait en deux étapes : d'abord à Abidjan, en Côte d'Ivoire, puis en Europe. Lors de ces déplacements, j'ai vécu l'expérience d'être « hors de chez soi », d'acquiescer de nouveaux codes pour s'adapter à un monde nouveau.

Ces expériences se sont ensuite cristallisées dans mon travail, depuis « Transit » en 1996, qui proposait des performances dans les aéroports, les gares, les lieux de passage, jusqu'au « Pilier des migrants » présenté au musée du Louvre en 2022. En accordant une visibilité à l'exil, je dénonce ses dérives. Si les migrations ont toujours existé, celles du XXI^e siècle sont

d'autant plus préoccupantes qu'elles marquent le clivage entre le Nord et le Sud : un clivage qui se fait jour sur le plan économique et environnemental, comme sur le plan des conflits de populations.

Vous rappelez souvent les mots d'Albert Camus qui vous ont marqué lorsque vous étiez étudiant : « *L'artiste se forge dans cet aller-retour perpétuel de lui aux autres.* » Comment cela se traduit-il dans votre pratique artistique ?

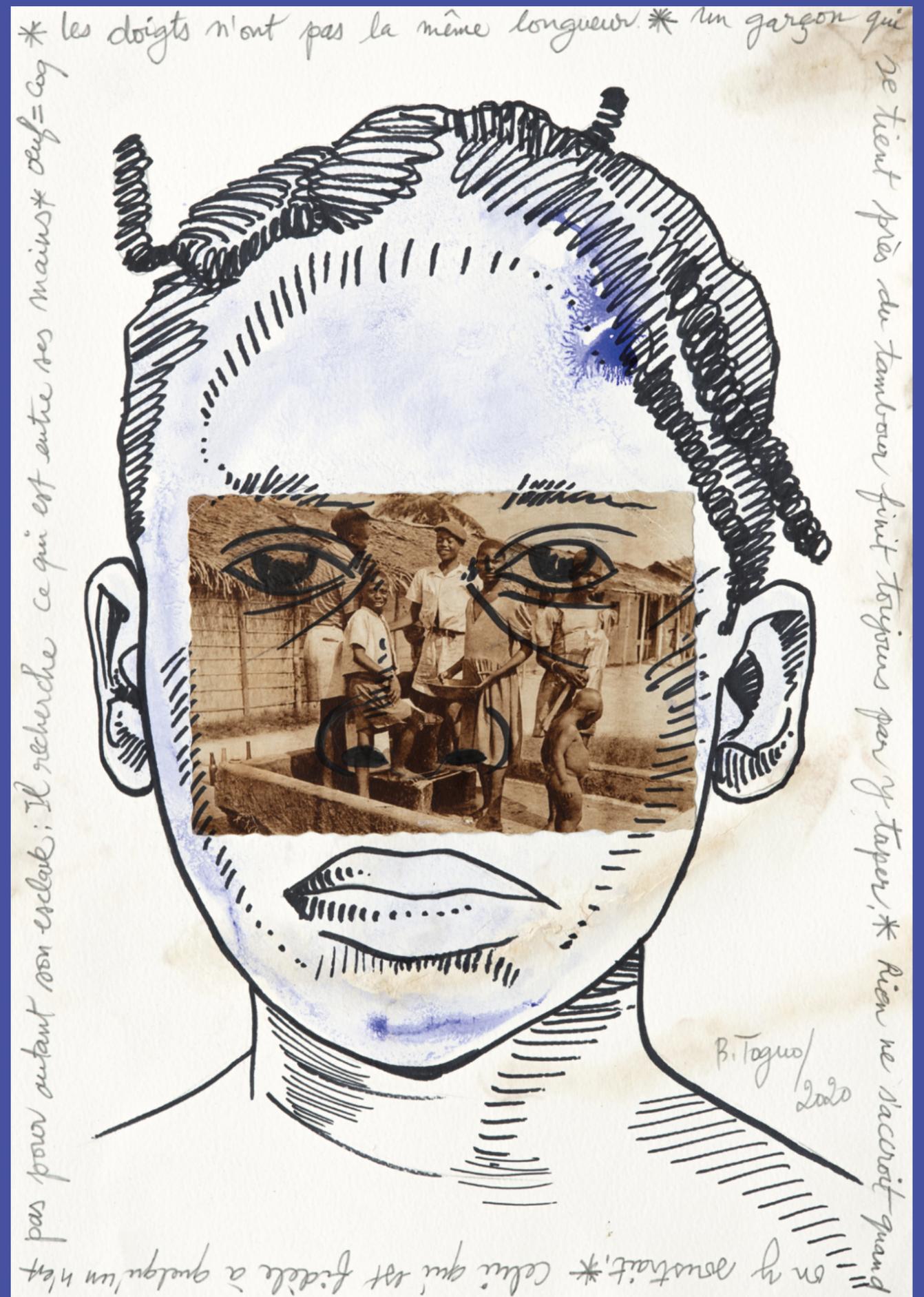
Par la porosité entre les différentes disciplines artistiques – aquarelles, installations, vidéos, sculptures, photographies... On peut y voir les contours de la souffrance mais aussi de la solidarité et de l'espoir, comme une sorte de projection du monde contemporain et ses résonances. Albert Camus, témoin de son temps, a combattu contre les inégalités et les idéologies qui détournent de l'humain. Il a refusé les dogmes qui enferment et appauvrissent la pensée. C'est le sens de son discours pour la réception du prix Nobel en 1957 : j'y vois une ode à la place de l'artiste « concerné », inscrit dans son temps et dans l'histoire. C'est précisément ce que je cherche à travers mes actions : être dans le monde, en prise directe avec ses mouvements contemporains. © **Propos recueillis par Emmanuel Coquery**



Le Journal du musée
n°7
32 p., 54 ill. 8 €
BnF | Éditions

En haut, à gauche
Barthélémy Toguo,
2015
Photo Zacharie Ngnogue

Ci-contre
Barthélémy Toguo,
Bilongue 2, 2020



À LA DÉCOUVERTE DU FONDS MEXICAIN

Le fonds de manuscrits mexicains conservé à la Bibliothèque nationale de France est l'un des plus importants au monde hors du Mexique. Certains de ces trésors sont exposés du 21 septembre 2024 au 12 janvier 2025 dans la galerie Mazarin du musée de la BnF, qui met à l'honneur cette saison les collections extra-européennes de la Bibliothèque. L'occasion de revenir sur l'histoire de la constitution de ce fonds.

Depuis l'exposition *Aztlán, terre des Aztèques* de 1976-1977, la BnF n'avait plus eu l'occasion de présenter *in situ* des manuscrits issus de son fonds Mexicain. Au cours des prochains mois, les visiteurs du musée de la BnF pourront découvrir une sélection de ces œuvres, datant du XV^e au XVIII^e siècle, illustrant les effets de la colonisation sur les pratiques des tlàcuilòquē – les scribes *mexica* – et l'étude des civilisations anciennes du Mexique par les Occidentaux et les premiers historiens du Mexique.

Les codex pictographiques des missionnaires espagnols

Après la destruction massive des codex indigènes, des figurines et des idoles, considérés comme relevant du paganisme et donnant à voir des démons, les missionnaires franciscains et dominicains du XVI^e siècle ont cherché à comprendre le panthéon préhispanique pour mieux œuvrer à la conquête spirituelle des populations autochtones du Mexique. Ils apprirent les langues indigènes pour exercer leur

À droite
Tlaloc, dieu aztèque de la pluie, Mexique, vers 1582 (?)
BnF, Manuscrits

ministère et produisirent des catéchismes testériens, ainsi désignés selon le nom du frère Jacobo de Testera (vers 1480-1545). Ce missionnaire, arrivé à Mexico en 1529, utilisait de grandes toiles peintes qu'il commentait pour expliquer la doctrine chrétienne à ses nouveaux fidèles. Les manuscrits en écriture « testérienne » emploient ainsi des glyphes, inventés par les missionnaires, qui s'inspirent des pictographies autochtones.

L'écriture de l'histoire mexicaine

Afin de catéchiser les jeunes et former une élite religieuse indigène, les missionnaires créèrent des écoles conventuelles à Tlaxcala et Texcoco, puis le Collège de Santa Cruz de Tlatelolco : les enfants de la noblesse autochtone y apprenaient l'alphabet latin et la grammaire latine. De tels établissements permirent l'éclosion des premiers historiens du Mexique, comme le chroniqueur métis texcocan Juan Bautista Pomar (vers 1535-1590) à qui l'on doit une *Relación de Texcoco* (1582), perdue mais copiée par Fernando de Alva Ixtlilxóchitl (1578?-1650), chroniqueur indigène de Texcoco, l'un des premiers historiens du Mexique – avec Hernando Alvarado Tezozómoc ou Domingo Francisco de San Antón Muñón Chimalpahin Cuauhtlehuanitzin – qui utilisèrent les codex pictographiques pour connaître le passé préhispanique de la Nouvelle-Espagne. Il employa plusieurs codex texcocans comme sources principales de son œuvre historique, l'*Historia de la Nación chichimeca*, tout comme le Frère Juan de Torquemada (vers 1557-1624).

Après cette première génération d'historiens indigènes ou espagnols, l'historiographie mexicaine compta avec les

chercheurs novohispaniques comme Mariano Veitia (1718-1780), Francisco Javier Clavijero (1731-1787) et Antonio de León y Gama (1735-1802), célèbre pour sa description de la Pierre du Soleil, découverte en 1790 à Mexico. Son intérêt pour les codex préhispaniques et l'histoire du Mexique ancien se manifeste par sa copie du Codex en Croix, manuscrit dont l'original est également conservé à la BnF. Il s'agit d'une chronique couvrant les années 1401 à 1569, narrant l'histoire de plusieurs cités-États (« altepetl ») comme celles de Cuauhtitlan, Texcoco, Tepetlaoztoc ou encore Tenochtitlan, et qui fournit des informations sur les famines, les pluies, les guerres, les souverains, les conquêtes...

L'origine du fonds mexicain de la BnF

Les manuscrits actuellement présentés au musée proviennent de la collection de l'américaniste Joseph Marius Alexis Aubin (1802-1891). Après une première carrière d'enseignant en France, Aubin partit au Mexique en 1830 pour des recherches en physique et astronomie. Il se passionna pour les études historiques, apprit la langue náhuatl et s'efforça de reconstituer pendant dix ans la collection de l'ethnologue italien du XVIII^e siècle Lorenzo Boturini, qu'il rapporta en France. C'est là, en 1889, que le philanthrope franco-mexicain et industriel Eugène Goupil (1831-1895) lui acheta sa collection dans l'intention de l'offrir à la Bibliothèque. Ernestine Goupil, sa veuve, exécuta sa volonté en léguant le fonds en 1898, permettant l'accès aux savants de documents d'importance capitale majoritairement issus des hauts plateaux du Mexique. ©

Olivier Jacquot



« Des œuvres datant du XV^e au XVIII^e siècle, illustrant les effets de la colonisation sur les pratiques des scribes *mexica* »

Entretien avec Gilles Pécout



Président de la BnF depuis le 18 avril 2024, Gilles Pécout est historien, chercheur et professeur à l'École normale supérieure et à l'EPHE, spécialiste de la naissance de l'Italie contemporaine et de l'histoire sociale, politique et culturelle de l'Europe méditerranéenne au XIX^e siècle. Il a également exercé les fonctions de recteur à la tête des académies de Nancy-Metz (2014-2016) et de Paris (2016-2020), puis a été nommé ambassadeur de France à Vienne en 2020. Il s'exprime pour *Chroniques* sur sa vision de la Bibliothèque et les orientations qu'il souhaite lui donner.

Chroniques : Quels liens intimes et professionnels avez-vous tissés avec la Bibliothèque au long de votre parcours ?

Gilles Pécout : Mon histoire avec la Bibliothèque nationale de France a commencé tôt, même si j'ai d'abord travaillé à l'étranger pour ma thèse sur l'histoire politique de l'Italie au XIX^e siècle. J'ai été un lecteur de la BnF en tant que chercheur et enseignant-chercheur, pour la préparation de mon habilitation à diriger des recherches et pour mes cours d'agrégation, à la fois sur le site François-Mitterrand et sur le site Richelieu, où j'ai travaillé principalement aux départements des Manuscrits et des Cartes et plans pour des recherches

sur les représentations du territoire et sur le philhellénisme.

La BnF est à la fois un lieu pour la recherche et un lieu de démocratisation culturelle ; comment voyez-vous l'articulation de ces différentes facettes de l'établissement ?

Il y a selon moi trois priorités, bien connues, liées les unes aux autres, pour notre bibliothèque : recherche, lecture et patrimoine ouvert. Toutes trois sont au cœur de notre effort de démocratisation.

Commençons par la recherche...

La BnF est bien sûr le lieu par excellence des chercheurs, c'est même parfois une bibliothèque scientifique de dernier recours ! Pour fortifier la vocation scientifique de la bibliothèque de recherche, pour les chercheurs et les professionnels, il faut encore développer les relations avec le monde universitaire français et international, comme avec l'Institut

Gilles Pécout, 2024
Photo Anthony Voisin

d'études avancées de Paris qui accueille des chercheurs étrangers. Il faut aussi mieux mettre à profit le potentiel de recherche des conservateurs, des bibliothécaires et des agents de notre institution qui, sur tous les sites, ont des liens étroits à la recherche. Il faut enfin participer de la démocratisation de la recherche.

Avec la progression de l'université de masse, la recherche s'est démocratisée et la Bibliothèque y répond en rendant ses fonds plus facilement accessibles, notamment à travers ses ressources numériques, et en premier lieu Gallica.

Vous évoquiez également la priorité accordée à la lecture...

Ce doit être l'alpha et l'oméga de notre politique. Une bibliothèque, c'est un lieu où l'on vient d'abord pour lire. En ouvrant à des publics plus larges, comme l'a fait mon prédécesseur, la présidente Laurence Engel.

Rappelons que la BnF est depuis quelques mois ouverte aux jeunes à partir de 14 ans. La lecture doit bénéficier de tous les événements organisés en lien avec nos collections : concerts, rencontres, expositions. Et surtout notre mission est de continuer à rapprocher du livre et de la lecture ceux qui, dans notre société, en sont distants ou s'en sont éloignés souvent en raison de la fragilité de leur condition ou de la précarité de leur quotidien. Cela se fera à travers des accords nouveaux avec le monde de l'éducation, les rectorats, le monde associatif, ATD Quart monde...

Qu'en est-il de la dimension patrimoniale de l'institution ?

Notre Bibliothèque est un lieu patrimonial éminent et connu comme tel. La diversité de ses collections, manuscrits, livres, documents, objets et chefs-d'œuvre nous rappelle que la Bibliothèque nationale fut aussi l'un des premiers, sinon le premier, musée de Paris. Convaincu que le musée de la BnF récemment inauguré est le miroir de cette grande richesse, je souhaite qu'il soit encore plus identifié et donne à voir encore plus explicitement l'histoire de nos collections et de notre institution, contribuant ainsi à la fois au rayonnement international de la BnF et à l'effort

de démocratisation que nous menons autour de ses fonds les plus précieux.

Le nouveau Conservatoire national de la presse, qui accueillera également un centre de conservation de la BnF, ouvrira à Amiens en 2028. Comment voyez-vous ce projet et les enjeux qu'il porte ?

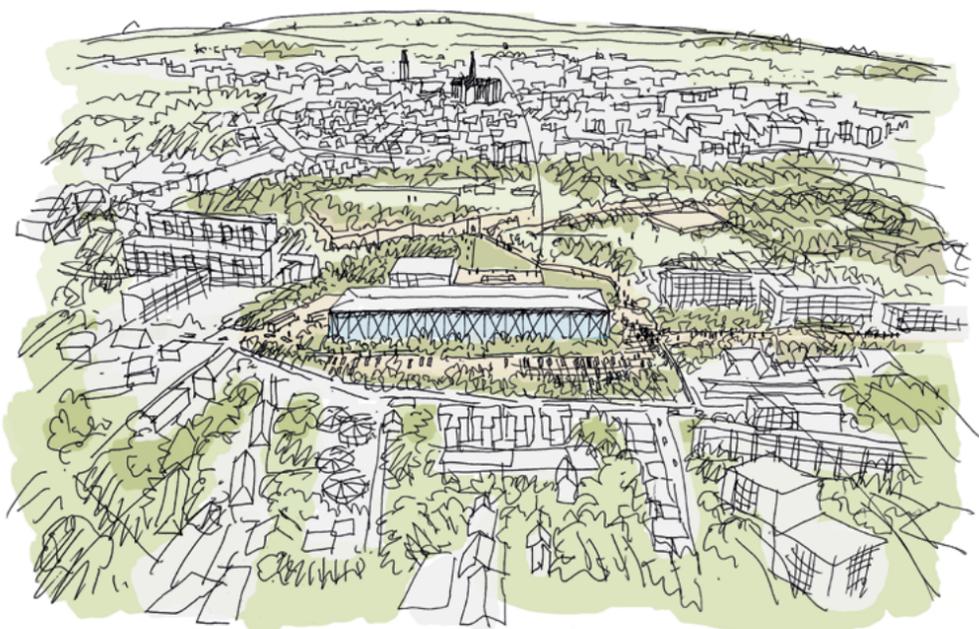
L'une des fonctions premières de la Bibliothèque est de conserver et de rendre accessibles les publications entrées dans les collections par dépôt légal, ce qui représente environ 80 000 documents par an. Or les espaces de stockage du site François-Mitterrand sont saturés. Le projet de construction d'un centre de conservation à Amiens



En haut
Salle de lecture
des Manuscrits
et de la Musique,
site Richelieu
Photo Emmanuel Nguyen
Ngoc

En bas
Entrée de la
bibliothèque de
recherche, site
François-Mitterrand
Photo Guillaume Murat

ouvre un nouvel avenir pour le dépôt légal, tout en permettant de déplacer certaines collections pour faire de la place. La BnF détient des collections de presse immenses et ce nouveau Conservatoire national de la presse leur sera dédié. La presse y sera conservée, préservée, restaurée et nous poursuivrons sa numérisation. Et même si le lieu n'est pas d'abord conçu pour être ouvert au public, il pourra accueillir quelques chercheurs sur place. Il permettra de mettre en œuvre des actions d'éducation aux médias pour les jeunes. Il est important que ceux-ci puissent voir ce qu'est un journal dans sa matérialité, comment il est fabriqué, ce qu'est la censure, comment on crée de fausses



En haut
Dans la galerie
Mazarin, site Richelieu
Photo Guillaume Murat

Ci-dessus
Projet du futur pôle
de conservation de
la BnF à Amiens
Illustration TVK (Trévelo
& Viger-Kohler)

nouvelles... Pour mener à bien ce projet ambitieux, nécessaire et même salutaire, nous travaillons en lien avec les acteurs territoriaux, municipaux et régionaux, Amiens Métropole, la région des Hauts-de-France, l'académie d'Amiens, l'université de Picardie...

Une de vos premières missions vous a conduit au Maroc, dans le cadre d'une réunion du Réseau francophone numérique dont la BnF est membre. Vous y avez signé plusieurs accords de coopération, avec les bibliothèques nationales du Maroc, du Vietnam et du Québec. Faut-il y voir un geste fort pour la politique de coopération internationale de la Bibliothèque ?

La BnF est l'un des membres fondateurs du Réseau francophone numérique, né il y a une vingtaine d'années. Il rassemble un grand nombre de bibliothèques nationales du monde francophone, des établissements qui conservent des archives et d'autres qui participent à des opérations de numérisation et souhaitent travailler ensemble. À mon arrivée, j'ai assumé l'engagement qui avait été pris de participer à une réunion de ce réseau. À quelques mois du grand sommet de la francophonie qui aura lieu à Villers-Cotterêts, j'ai souhaité souligner l'importance de la préservation de l'espace francophone dans l'utilisation de l'intelligence artificielle. J'ai d'ailleurs obtenu un consensus des membres du Réseau francophone numérique sur ce sujet.

En tant qu'ancien ambassadeur de France à Vienne, vous avez également une expérience des questions liées au rayonnement culturel de la France ; quel rôle la BnF a-t-elle à jouer en matière de francophonie ?

J'ai en effet été diplomate pendant quatre ans en Autriche où j'avais notamment pour mission de renforcer la coopération scientifique, éducative, universitaire, culturelle et artistique. La diplomatie culturelle de la France est fondamentale, elle est la base du rayonnement de notre pays qui se joue dans des relations de réciprocité et d'échange. Dans ce cadre, les bibliothèques jouent un rôle essentiel parce que le livre est un



« Développer et favoriser la professionnalisation liée aux métiers d'art, de la restauration, de la reliure »

bien commun au sein d'une géopolitique culturelle de la solidarité. Et la BnF, particulièrement, reconnue comme la troisième bibliothèque du monde, a un rôle essentiel à jouer dans le rayonnement de la francophonie comme dans la pratique de la solidarité autour du livre. Elle continuera à venir en aide aux bibliothèques et aux patrimoines documentaires en péril dans les pays en guerre. Elle a également une place à tenir dans le soutien apporté à la traduction et au métier de traducteur dont on sait qu'il peut être menacé par le développement de l'intelligence artificielle. Je souhaite que la Bibliothèque devienne un pôle d'excellence dans l'accueil de traducteurs.

Parlons maintenant des sujets numériques, nombreux et essentiels, qui impactent les activités de la BnF et sur lesquels elle est, en bien des aspects, un acteur majeur. Quel est votre regard sur ces enjeux ?

Il y a longtemps que la BnF s'est approprié les questions numériques, via sa bibliothèque numérique Gallica bien

sûr, mais aussi par exemple à travers des pratiques précoces d'archivage du web. Elle a eu un rôle pionnier dans ce domaine. Elle est également novatrice dans le domaine du dépôt légal numérique, notamment pour les productions dématérialisées. Elle est prête à mettre en œuvre les décrets d'application en cours d'élaboration de la loi Darcos, qui vise à améliorer l'économie du livre et à renforcer l'équité entre ses différents acteurs. Dans le domaine de l'intelligence artificielle, elle a un rôle crucial à jouer et mène d'ores et déjà des projets majeurs et des expérimentations qui ouvrent de nouvelles voies à l'intelligibilité des collections.

Souhaitez-vous développer d'autres domaines d'activités de la Bibliothèque ?

La BnF est un lieu d'excellence professionnelle, avec une palette de métiers et de compétences extrêmement variés. Je souhaite développer et favoriser la professionnalisation liée à des métiers considérés parfois comme des métiers de niche, mais qui doivent être préservés, comme les métiers d'art, la restauration, la reliure. La Bibliothèque n'est pas qu'un établissement patrimonial fier et comptable de son histoire et de son passé, c'est un conservatoire vivant.

**Propos recueillis par
Sylvie Lisiecki**

Ci-dessus
Restauration de
la reliure du Missel
à l'usage de
Saint-Denis,
XV^e siècle
Photo David Paul Carr

Deroubaix

artiste à vif

Sur le site Richelieu rénové, sous les décors peints de la galerie Mansart, Damien Deroubaix expose près de soixante-dix peintures, estampes, panneaux gravés et sculptures. Ces œuvres, anciennes ou créées spécifiquement pour la BnF, dialoguent avec une sélection de chefs-d'œuvre de la gravure issus des collections du département des Estampes et de la photographie.

Figure singulière de la scène artistique contemporaine, Damien Deroubaix développe depuis le début des années 2000 une œuvre sombre, dérangeante, portée par un regard à vif sur la société actuelle et ses maux. Peintre avant tout, il est, parmi les artistes majeurs de sa génération, l'un des rares à investir dans le même temps la gravure et la sculpture – des disciplines séculaires qu'il bouscule et réactive en faisant circuler formes et motifs d'une technique à l'autre, dans un jeu complexe de reprises et de variations. Iconoclaste, allégorique, son art reste hanté par les rythmes excessivement rapides et les titres et paroles abrasives de la musique Death Metal découverte à l'adolescence. Il est aussi pétri de références à l'histoire de l'art, aux œuvres d'illustres prédécesseurs ou d'immédiats contemporains, figures de la contre-culture ou maîtres de la peinture et de la gravure. L'exposition de la BnF, présentée sur le site Richelieu, explore la richesse des liens que l'artiste noue avec ces « compagnons » qui l'inspirent.

Une œuvre en perpétuel questionnement

En soulignant le rôle de la gravure et du geste de graver dans la construction d'un vocabulaire récurrent et dans l'invention de formes singulières – panneaux de bois gravés et encrés,

sculptures en bas-reliefs encrés, collages de gravures dans la peinture, l'exposition apporte un éclairage sur l'ensemble du processus créatif. Le parcours – un aller-retour dans la galerie Mansart, rythmé par trois temps – met en lumière l'évolution des thèmes et de l'expression.

Il conduit le visiteur des grands bois gravés dénonçant brutalement, dans le choc des motifs discordants, les violences d'un capitalisme mortifère – aux peintures dans lesquelles l'artiste, réinterrogeant les grands genres de la nature morte et du portrait, poursuit une réflexion sur la place de l'homme dans l'univers. Il dévoile ainsi la richesse et la cohérence d'une œuvre en perpétuel questionnement.

« Apocalypses », le premier temps du parcours, met en avant les principes de collage et d'hybridation, de citation et d'auto-citation, sur lesquels se fonde l'art de Deroubaix. Figures de la mort et créatures monstrueuses, inspirées de Baldung Grien, Holbein ou Dürer, maîtres des écoles du Nord de la fin du Moyen Âge et de la Renaissance, ou puisées chez les grands caricaturistes modernes, le Mexicain Jose Guadalupe Posada et l'Allemand John Heartfield sont au cœur des compositions grinçantes de l'artiste, estampes, panneaux gravés et peintures, qui dénoncent, en la restituant, la violence des mécanismes du pouvoir – politique, économique et idéologique. Ces motifs, comme celui de l'aile de la *Némésis* (ou *La Grande Fortune*) d'Albrecht Dürer, circulent dans l'ensemble de son travail, rejoués à différentes échelles, démultipliés, le plus souvent retravaillés en xylogravure, imprimés et insérés dans des

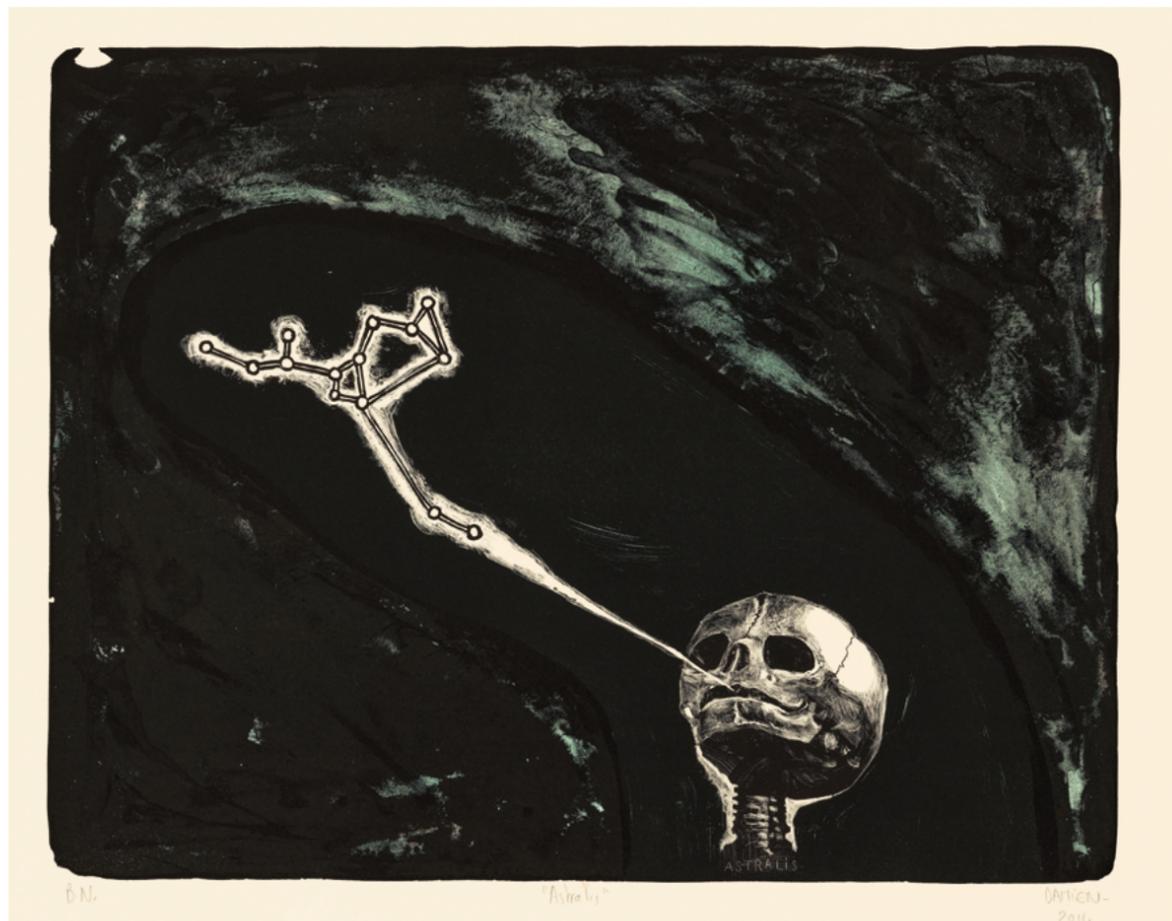


Catalogue de l'exposition **Damien Deroubaix. En un jour si obscur** Sous la direction de Cécile Pocheau-Lesteven 128 p., 80 ill. 35 € BnF | Éditions

Ci-contre **Damien Deroubaix, Les Iris, 2019** BnF, Estampes et photographie



Ci-contre à gauche **Le grand date book** Photo © BnF



peintures, gravés sur bois et sur verre, sculptés ou peints directement sur la toile.

Sous l'égide de Goya, Picasso et Van Gogh

« Chaos, théâtre du monde » réunit ensuite un ensemble d'œuvres, majoritairement graphiques, portant la marque de l'influence de Goya et Picasso, immenses artistes et graveurs de génie, dont Deroubaix admire l'approche de l'allégorie et l'engagement et avec lesquels il entretient une relation et un dialogue féconds. Ses eaux-fortes et bois gravés, inspirés par la puissance dramatique de leur œuvre imprimé, dénoncent, dans de macabres mises en

scène, les horreurs de notre temps. La femme éplorée, le taureau, la lampe-plafonnier, motifs emblématiques du *Guernica* de Picasso, sont omniprésents, cités directement ou rejoués sur des tempos contemporains, témoignant de l'importance, dans son rapport à l'art, de l'influence de la monumentale peinture du maître espagnol dont la découverte a été fondatrice pour sa vocation.

Avec une pratique privilégiant davantage la peinture à l'huile sur toile, l'œuvre de Deroubaix s'ouvre à de nouvelles problématiques. Les pièces présentées dans la troisième partie de l'exposition intitulée « Vanités, portrait de l'artiste en chaman » rendent compte de ces explorations. Références directes

aux dernières peintures de Gauguin et Van Gogh, autoportraits et natures mortes, travail sur la couleur, complexification des compositions, interactions inédites entre gravure et peinture, accompagnent une réflexion aux accents presque mélancoliques sur la finitude humaine et le rôle de l'artiste. Un tirage de la gravure sur bois *Les Iris*, qui combine subtilement, dans un noir et blanc puissamment graphique, motifs de fleurs et détails agrandis du logo du groupe Death - (re)créé à partir du *Vase aux iris* de Van Gogh, est inséré, aux côtés d'une tête à l'effigie de l'artiste, au centre de l'énigmatique peinture *Norway in September* qui salue le visiteur à la fin du parcours. © Cécile Pocheau-Lesteven

Ci-dessus
Damien Deroubaix,
Astralis, 2014
BnF, Estampes et
photographie

Page de droite, en haut
Damien Deroubaix,
War inside my head,
2017
BnF, Estampes et
photographie

Page de droite, en bas
Damien Deroubaix,
3 Grâces, 2010
BnF, Estampes et
photographie

« Une œuvre
sombre,
dérangeante,
portée par un
regard à vif
sur la société
actuelle et ses
maux »

Pour son exposition à la BnF | Richelieu, l'artiste a créé plusieurs œuvres spécifiques, inspirées par des pièces issues des collections de la Bibliothèque. Il évoque ici l'une d'entre elles, qui porte le titre de *Caillou Zelensky*.

« Quand j'ai visité le musée de la BnF, j'y ai découvert une pièce qui m'a beaucoup ému, le "caillou Michaux", une stèle en pierre noire trouvée près de Bagdad en Irak qui porte des inscriptions en langue babylonienne, gravées en caractères cunéiformes. Le texte est un contrat de donation d'une terre agricole par un père à sa fille à l'occasion de son mariage. La description minutieuse de ce territoire m'a fait penser à l'actualité de la guerre en Ukraine, qui m'avait inspiré une série de tableaux. Pour mon exposition à la BnF, j'ai créé une œuvre en plâtre vernis et encre, qui fait écho à ce caillou et sur laquelle sont gravés différents textes en alphabet rune : un poème de Goethe, un autre de Pasolini, des textes de chansons... Le spectateur est ainsi invité à faire l'effort de comprendre ce qui est écrit, à déchiffrer les signes. »



Le goût de la photographie : dans la collection Jérôme Prochiantz | Du 22 octobre 2024 au 12 janvier 2025

BnF | François-Mitterrand

Commissariat : Sylvie Aubenas et Dominique Versavel, BnF, département des Estampes et de la photographie

Autour de l'exposition : voir agenda p. 5 et 23



Jérôme Prochiantz photo sensible

En 2023, le collectionneur Jérôme Prochiantz a fait don de 368 photographies à la BnF. Une sélection de ces œuvres, présentée en galerie des Donateurs, révèle la singularité de cette collection foisonnante, reflet de la sensibilité de celui qui l'a assemblée.

Constituée d'épreuves de plus de 150 photographes, la collection de Jérôme Prochiantz frappe de prime abord par son éclectisme. Il est de ces collectionneurs qui s'attachent, tels Dina Vierny en son temps, à suivre « la ligne de conduite de [leur] sensation », réunissant des œuvres qui répondent avant tout à leur sensibilité, sans projet préconçu ni prétention à l'exhaustivité.

Une multiplicité d'univers et de styles

Prenant racine dans la photographie historique, sa collection s'ouvre largement aux expressions photographiques contemporaines. Elle mêle les genres, du paysage (Karl Struss, Thomas Struth) au portrait (JH Engström, Andres Serrano) ou à la nature morte (Flor Garduño, Joan Fontcuberta) ; elle juxtapose les registres, du noir et blanc

charbonneux de Jean-Michel Fauquet aux couleurs veloutées de Sarah Moon ; les provenances y sont diverses (Europe, Amériques, Extrême-Orient), de même que les techniques, entre la photographie au collodion revisitée par Tom Baril et le Polaroid employé par Daidō Moriyama. Différents univers et styles s'y côtoient : obscurité des portraits énigmatiques de David Nebreda, tachisme des nuits urbaines de Dolorès Marat ou minimalisme surréaliste des compositions de Rudolf Lichtseiner. Ça et là, quelques leitmotifs se laissent deviner : forte présence des animaux et des arbres, motif récurrent de la mégapole saturée de signes, références au cinéma, aux cultures homo-érotique et SM, tonalités tantôt poétiques et humoristiques, tantôt violentes et désespérées. Autant de tendances qui

se révèlent et tissent de perceptibles liens entre les œuvres.

L'esprit de foisonnement

L'exposition, qui présente une sélection représentative des goûts du collectionneur, joue sur un accrochage dense, juxtaposant des écritures photographiques variées dans des encadrements tout aussi divers – imaginés par Jérôme Prochiantz pour chaque tirage avec la complicité de l'atelier Circad. Elle restitue ainsi pour le public l'esprit de foisonnement qui anime les murs de son appartement parisien et permet aux épreuves de se faire écho, par le sens comme par la forme. Enfin, l'accent est mis sur des œuvres ou des auteurs jusqu'alors absents des importantes collections du département des Estampes et de la photographie, tels un tirage couleur de Mario Giacomelli, un paysage de Don McCullin, des œuvres de Gjon Mili, Robert Mapplethorpe, Masahisa Fukase, Nan Goldin ou Masao Yamamoto. ○

Sylvie Aubenas et
Dominique Versavel

En haut, à gauche
Jérôme Prochiantz
chez lui
Photo Marie Hamel

Page de droite, en haut
Sasuke!! My Dear Cat,
1978
Photo Masahisa Fukase

Page de droite, en bas
David Lynch, 1999
Photo Richard Dumas



« Le choix dépend beaucoup du moment que je vis, de l'humeur dans laquelle je me trouve »

3 questions au collectionneur

Il y a trente-cinq ans que Jérôme Prochiantz achète des photographies et vit au milieu d'elles. Il s'exprime pour *Chroniques* sur les ressorts de cette passion.

Chroniques : Quand et comment avez-vous commencé à collectionner les photographies ?

Jérôme Prochiantz : En 1989, dans une galerie, j'ai eu un coup de foudre pour un tirage de George Dureau, un artiste installé à la Nouvelle-Orléans, qui représentait un nu masculin. Il s'agit d'un homme noir, vu de dos, au corps atrophié, un corps qui a souffert. C'est ainsi qu'a débuté ma collection.

Le dernier tirage que j'ai acheté, c'était la semaine dernière. Le cliché, pris par un photographe anonyme, date de 1959 et représente quatre religieuses regardant des tableaux dans un musée.

Votre collection se caractérise par son éclectisme, tant du point de vue des sujets, de l'écriture, des techniques employées... Qu'est-ce qui guide vos choix ?

L'amour ! Ce sont des coups de cœur à chaque fois. Le choix dépend beaucoup du moment que je vis, de l'humeur dans laquelle je me trouve. C'est lié à l'instant. On peut avoir envie d'un bouquet de fleurs comme d'un revolver, de douceur comme de violence.

Comment analysez-vous votre goût pour la collection ?

Il n'existe chez moi aucune volonté d'exhaustivité ou de spéculation. Je vis avec ces images. Elles font partie de mon environnement, elles me touchent et m'inspirent. C'est un compagnonnage de tous les instants.

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki

expo- sitions

Hors les murs | Dans les collections de la BnF

Feuilleter Notre-Dame de Paris : chefs-d'œuvre de la bibliothèque médiévale

Du 19 novembre 2024 au 16 mars 2025

Musée de Cluny - musée national du Moyen Âge

Commissariat : Charlotte Denoël, BnF, département des Manuscrits,

avec le concours d'Éric Landgraf, musée de Cluny

Voir agenda p. 10 et 15



Ci-dessus
Vue de la façade de
Notre-Dame de Paris,
dans *Pontificale romanum*,
de Agostino Patrizi
Piccolomini, XVI^e siècle
BnF, Manuscrits

Dans la bibliothèque de Notre-Dame

Une exposition organisée par la BnF au musée de Cluny dévoile une partie des manuscrits médiévaux de Notre-Dame de Paris.

L'histoire de Notre-Dame de Paris, ce n'est pas seulement celle de son célèbre édifice. C'est aussi celle des livres, manuscrits et imprimés, qui servaient au culte ou à l'étude, passés entre les mains des hommes qui ont écrit l'histoire de la cathédrale. La BnF conserve depuis 1756 la majeure partie des manuscrits médiévaux de Notre-Dame, soit quelque 300 ouvrages, auxquels sont venus s'ajouter à la Révolution les manuscrits liturgiques et les imprimés que le chapitre cathédral avait exclus de la transaction de 1756. L'exposition présentée par la BnF au musée de Cluny dans le cadre du programme « Dans les collections de la BnF » donnera à voir la richesse de ce fonds, à travers la sélection d'une quarantaine de pièces : de précieux manuscrits médiévaux conservés au département des Manuscrits et à la bibliothèque de l'Arsenal,

mais aussi quelques livres enluminés, registres capitulaires et un plan provenant d'autres institutions (Archives nationales, Archives historiques de l'archevêché). Construite autour de quatre axes thématiques – la gestion de la bibliothèque, les livres d'étude, les témoins du culte et le destin de la bibliothèque médiévale à l'époque moderne – cette sélection offrira un condensé de la richesse de la vie intellectuelle et artistique de la cathédrale au cours du Moyen Âge et de la multiplicité des centres d'intérêts de ses nombreux bienfaiteurs. Elle présentera également pour la première fois au public les deux acquisitions patrimoniales récemment réalisées par la BnF pour compléter le fonds de Notre-Dame au département des Manuscrits, un missel des environs de 1400 et un rituel du XVI^e siècle. ©

Charlotte Denoël

Les ressources sur Notre-Dame de Paris dans Gallica

Mise en ligne en juin dernier dans une première version, la sélection Gallica consacrée à Notre-Dame de Paris a pour but de faciliter l'identification par tous les publics des ressources variées (livres manuscrits et imprimés, dessins, estampes et photographies, journaux) relatives à l'histoire multiséculaire de la cathédrale. Elle permettra à terme d'interroger les riches collections numérisées ou en cours de numérisation de la BnF et de ses partenaires, la bibliothèque Mazarine, la bibliothèque du chapitre capitulaire de Notre-Dame – Association diocésaine de Paris, bibliothèque historique de la Ville de Paris. Elle a bénéficié du soutien financier de l'ANR e-NDP. Les principaux axes de cette sélection sont : Notre-Dame en images ; les livres venant de la cathédrale (bibliothèque capitulaire, trésor, chapelles) ; histoire de Notre-Dame ; musique, fêtes et célébrations ; Notre-Dame dans la presse au XIX^e siècle ; Victor Hugo et Notre-Dame de Paris.

Maxence Hermant

manifes- tations

Concerts | Saison musicale européenne de la BnF et de Radio France

Lundi 4 novembre 2024 | Gabriel Fauré

BnF | Richelieu

Voir agenda p. 25

Musique!



Une quatrième saison musicale européenne est proposée par la BnF et Radio France, en partenariat avec France Musique et l'association Elles Women Composers. Consacrée aux modernités du XX^e et du XXI^e siècle en Europe et en Asie, la nouvelle édition rend aussi hommage à Fauré, Boulez et aux compositrices.

La BnF et les formations musicales de Radio France poursuivent leur exploration des relations culturelles croisées entre la France et les pays de l'Union européenne, au travers d'une saison qui s'ouvre cette fois à l'Asie, grâce à deux temps forts. Le premier accueille le pianiste Nicolas Stavy pour un concert, le 25 avril 2025, mettant en valeur deux œuvres japonaises du XX^e siècle dont les manuscrits sont conservés à la BnF : la *Sonate pour violoncelle et piano* de Yoritsune Matsudaira et *Haro no Umi* de Michio Miyagi. Le second, le 23 juin 2025, en clôture de saison, voit les musiciens de l'Orchestre national de France s'associer au pianiste Florent Boffard pour un programme autour des œuvres de Philippe Fénelon inspirées par l'Inde, mises en regard d'improvisations du percussionniste B.C. Manjunath.

Portraits de compositrices

Les compositrices sont une nouvelle fois mises à l'honneur avec des portraits élaborés en collaboration avec l'association Elles Women Composers. Yvonne Loriod est ainsi célébrée lors du concert

de 18 janvier 2025 qui inaugure, cette année, la série « Portraits de compositrices ». Pianiste virtuose qui inspira plusieurs chefs-d'œuvre à son époux, le compositeur Olivier Messiaen, elle fut aussi une pédagogue reconnue qui forma de nombreux grands pianistes d'aujourd'hui et une compositrice talentueuse dont l'œuvre commence à être redécouverte. Ce concert, qui bénéficie du soutien de la Fondation Olivier Messiaen, sous l'égide de la Fondation de France, sera l'occasion de redécouvrir des œuvres pour deux pianos de Loriod et Messiaen par les pianistes Roger Muraro et Florent Boffard.

D'autres portraits de compositrices sont consacrés cette année à Elsa Barraine, Liza Lehmann et Grażyna Bacewicz, avec le concours du pianiste Bertrand Chamayou, de la violoniste Sarah Nemtanu, de l'altiste Lise Berthaud et du violoncelliste Victor Julien-Laferrière.

Deux centennaires et une apocalypse

À l'occasion du centenaire du décès

de Gabriel Fauré, en 2024, un hommage sera rendu au compositeur par les musiciens de l'Orchestre philharmonique de Radio France et le pianiste Guillaume Bellom, le 4 novembre, en ouverture de saison. La BnF célébrera également, en partenariat avec la Philharmonie de Paris, le centenaire de la naissance de Pierre Boulez en 2025 et proposera une conférence-concert autour de la *Deuxième Sonate* interprétée par le pianiste Jean-Frédéric Neuberger. Enfin, les musiciens de l'Orchestre philharmonique de Radio France donneront le *Quatuor pour la fin du temps* d'Olivier Messiaen, en résonance avec l'exposition *Apocalypse* qui sera présentée l'année prochaine sur le site François-Mitterrand de la BnF.

Une sélection de concerts issus de la programmation symphonique de Radio France, des avant-concerts de la BnF à Radio France consacrés à *L'Apprenti sorcier* de Paul Dukas et à *La Valse* de Maurice Ravel ainsi qu'une conférence-concert dans le cadre du cycle des « Trésors de Richelieu » dédiée à l'opéra *Louise* de Gustave Charpentier, avec la participation de la chanteuse Sabine Devieille, complètent cette nouvelle saison consacrée aux modernités du XX^e et du XXI^e siècle, en Orient comme en Occident. ©

Mathias Auclair

Elsa Barraine, Yvonne Loriod, Liza Lehmann, Grażyna Bacewicz
Illustration Lorène Gaydon

Paris atelier à ciel ouvert

Un cycle de conférences explore cet automne les liens qui unissent Paris et la photographie au XIX^e siècle, à travers des moments clés et des figures majeures de leur histoire réciproque.

Berceau de la photographie, Paris a constitué, tout au long du XIX^e siècle, un motif incontournable et un haut lieu de l'exercice du médium. Des premiers daguerréotypistes aux photographes des avant-gardes, en passant par les professionnels fin de siècle, tous se sont approprié la ville comme un atelier à ciel ouvert. Paris, capitale des arts, est aussi un foyer qui favorise rencontres et échanges. Le cycle de conférences proposé à la BnF | Richelieu permet de revisiter ce pan de la vie parisienne en croisant une histoire de la ville, à une époque de grands bouleversements, et une histoire de la photographie dans les décennies qui suivent son invention.

Des premiers daguerréotypes à Eugène Atget

Les quatre séances du cycle parcourent un siècle de photographie. En 1839, Paris est la ville de la divulgation du premier procédé photographique stable, le daguerréotype, du nom de son inventeur, Louis Daguerre. Une première conférence de Paul-Louis Roubert, président de la Société française de photographie, s'intéressera aux nouveaux

réseaux de sociabilité qui se forment dans la capitale, réunissant opticiens, inventeurs, chimistes et premiers praticiens, tous stimulés par les possibilités du nouveau médium. En quête d'une indispensable luminosité, ils réalisent alors les premières vues de Paris, depuis leurs balcons ou dans la rue, relevant le défi technique de faire entrer les monuments dans l'objectif.

Quarante ans plus tard, la ville continue d'être enregistrée par les photographes, suscitant l'intérêt des particuliers et des institutions publiques qui constituent alors leurs collections photographiques. Une deuxième conférence de Guillaume Le Gall, enseignant-chercheur, est consacrée à la figure incontournable d'Eugène Atget, qui entreprend à partir de 1898 un projet démesuré : photographier de manière systématique toutes les rues du vieux Paris. Un œuvre foisonnant en procède, qui fait d'Atget le photographe du vieux Paris et, pour ses continuateurs, le père de la photographie moderne.

Photographier le patrimoine urbain

Une troisième conférence d'Olga

À droite
Eugène Atget,
Rue de la Montagne-
Sainte-Geneviève
(au fond l'église
Saint-Étienne-du-
Mont), 1898
BnF, Estampes et
photographie

Lemagnen, chercheuse associée à la BnF, jettera la lumière sur une génération de photographes, restée dans l'ombre d'Atget, qui a œuvré comme lui à la préservation du vieux Paris. Ces opérateurs (l'Union photographique française, Henri Godefroy, Pierre Emonts, Albert Brichaut) ont fait émerger des nouvelles représentations de la capitale, encouragés par un intérêt sans précédent pour le patrimoine urbain. Une dernière conférence d'Anne de Mondenard, conservatrice, s'attachera au Paris de l'entre-deux-guerres, où convergent des photographes venus de toute l'Europe. Des points de vue inédits sur la ville émergent, favorisés par des appareils plus maniables, stimulés par une presse illustrée foisonnante. Paris est alors le lieu où s'invente une modernité photographique.

À l'issue de chaque séance, quelques pièces originales, sorties exceptionnellement des réserves du département des Estampes et de la photographie de la BnF et de la Société française de photographie, seront dévoilées pour la première fois au public. ©

Olga Lemagnen et Flora Triebel



Hommage à Emmanuel Le Roy Ladurie

Les 6 et 7 novembre prochains, la Bibliothèque nationale de France célèbre l'un des historiens français les plus connus dans le monde, Emmanuel Le Roy Ladurie (1929- 2023), qui fut à sa tête entre 1987 et 1994, à une époque charnière de son histoire.

En partenariat avec le Collège de France, la Bibliothèque consacre deux journées d'étude à Emmanuel Le Roy Ladurie : historiens, conservateurs, représentants de la sphère politique et de la haute administration y témoignent de l'immensité de l'homme et de son œuvre.

Un historien visionnaire

Normalien, professeur à l'université de Montpellier et à Paris VII, directeur d'étude à l'EHESS, professeur au Collège de France, membre de l'Institut de France, Emmanuel Le Roy Ladurie laisse à la postérité une production scientifique d'une richesse exceptionnelle, marquée en 1975 par le succès phénoménal auprès du grand public de *Montaillou, village occitan de 1294 à 1324*. Représentant de l'École des Annales, partisan de l'histoire globale, il fut une source d'inspiration pour des générations d'historiens. Ses travaux sur l'histoire économique et sociale de la France et en particulier sur le monde rural (*Les Paysans de Languedoc*, 1966 ; *L'Histoire des paysans français, de la Peste noire à la Révolution*, 2002) et sur l'histoire du climat dont il fut précurseur, offrant un regard visionnaire (*Histoire du climat depuis l'an mil*, 1967 ; *Histoire humaine et comparée du climat*,

2004-2009), ne sauraient résumer le chercheur infatigable qu'était cet historien à la curiosité insatiable, auteur également du *Carnaval de Romans* (1979) et du *Siècle des Platter* (1997-2006), pour ne citer que ces quelques titres. Pionnier dans la méthode et dans les champs étudiés, il le fut aussi en mesurant le potentiel offert par l'informatique à la recherche historique mais aussi au signalement et à l'exploitation des collections de la Bibliothèque nationale.

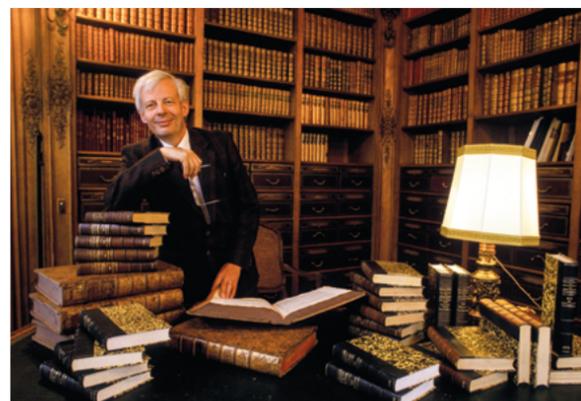
Une figure marquante de l'histoire de la BnF

Lecteur boulimique, profondément attaché au livre et à l'archive qui nourrissent son œuvre, Emmanuel Le Roy Ladurie fut aussi un grand serviteur de l'État qui a marqué l'histoire de la BnF. Les sept années pendant lesquelles l'historien a occupé la charge d'administrateur général de la Bibliothèque nationale, d'octobre 1987 à janvier 1994, ont été déterminantes pour l'avenir de l'institution. S'engageant avec passion dans la conception et la réalisation de la nouvelle bibliothèque décidée par le président François Mitterrand, Emmanuel Le Roy Ladurie a préservé l'unité de l'établissement, en pilotant les grandes révolutions qu'il traversait. Investi dans

la préfiguration intellectuelle de l'ouverture du site François-Mitterrand, il a ainsi veillé à la préparation du déménagement des collections de livres imprimés et à l'informatisation des catalogues. L'institution, son histoire, son rôle auprès des chercheurs et du grand public furent au cœur de son action. Il a en outre doté la Bibliothèque d'une politique culturelle ambitieuse. Fondant la *Revue de la BN*, il s'est directement impliqué dans de grandes expositions dont certaines, comme *1789, le patrimoine libéré* (1989), concernaient directement l'histoire de l'institution.

L'historien à la notoriété mondiale et l'administrateur général de la Bibliothèque nationale réunis en la personne d'Emmanuel Le Roy Ladurie ont ouvert des horizons nouveaux pour le monde des bibliothèques et les sciences historiques.

© Jeanne-Marie Jandeaux et Ève Netchine



Ci-dessous Emmanuel Le Roy Ladurie en 1987, alors administrateur général de la Bibliothèque nationale
Photo Raphaël Gaillarde

Germaine Tillion

Les archives de l'ethnologue et résistante Germaine Tillion sont entrées dans les collections de la BnF après sa disparition en 2008, grâce au don de l'association qui porte son nom et dont elle fut présidente d'honneur. Pour les 20 ans de l'association, une journée d'étude est consacrée à cette grande figure humaniste du XX^e siècle.

Ethnologue spécialisée dans l'étude de l'Algérie – elle entreprit sa première mission dans l'Aurès en 1934, en compagnie de Thérèse Rivière –, Germaine Tillion fut aussi pendant la Seconde Guerre mondiale une résistante de la première heure, dont le courage et l'engagement ont été consacrés en 2015 par son entrée au Panthéon. L'Association Germaine Tillion, fondée en 2004, titulaire du droit moral sur le nom et sur l'œuvre de Germaine Tillion, n'a eu de cesse depuis sa création, de rappeler et mettre en valeur ses combats.

Le refus de la complaisance

Son exigence morale et intellectuelle la portera à refuser de baisser la garde face aux épreuves lorsqu'elle sera arrêtée en 1942 puis déportée à Ravensbrück en 1943 ; et dans toutes ses entreprises, à ne jamais céder à la facilité. Ainsi ses œuvres sont-elles toutes empreintes du souci d'élever la compréhension des événements au degré supérieur de l'analyse : tenter de saisir les faits et leur enchaînement dans leur globalité, de la façon la plus objective qui soit, en considérant toutes les forces en présence et sans céder à la complaisance. C'est ce regard et ce principe d'analyse, au fondement de sa pratique d'ethnologue, qui l'amèneront, immédiatement après son arrivée à Ravensbrück, à décrypter les mécanismes à l'œuvre dans l'organisation concentrationnaire, dont elle rendra compte dès 1946 avec son article « À la recherche de la vérité » dans l'ouvrage collectif *Ravensbrück*, puis dans son témoignage *Ravensbrück* publié aux éditions du Seuil en 1973. Ce sont eux aussi qui, en pleine guerre d'Algérie, l'inciteront à cartographier la situation économique, politique et humaine du pays : dans *L'Algérie en 1957*, publié aux Éditions de Minuit, ce qu'elle nomme la « tragédie algérienne » est replacé dans le contexte géo-politico-économique mondial, qui en détermine les développements présents et à venir au-delà du conflit colonisé-colonisateur.



éternelle engagée

Ci-dessus Germaine Tillion au Sahara
Photo EG

Une journée d'hommage et de réflexion

L'Association Germaine Tillion, qui œuvre depuis vingt ans pour la diffusion de sa pensée, a souhaité marquer cette date anniversaire en organisant, en collaboration avec la BnF, la journée d'étude « Germaine Tillion, un héritage vivant ». Celle-ci reviendra sur les engagements et l'œuvre de l'ethnologue, ainsi que sur la façon dont sa pensée demeure à la fois une source d'inspiration et un modèle pour l'étude des questions les plus contemporaines. Par leurs analyses ou témoignages, les intervenants illustreront quatre prismes fondamentaux de son action : « Témoigner et transmettre », « S'engager », « Écouter et comprendre l'autre », « En rire ». La question de la transmission aux plus jeunes ayant été chez elle une préoccupation constante, l'association a souhaité que cette journée soit l'occasion d'un appel à projets à destination des établissements scolaires, dont les productions seront présentées et récompensées en fin de journée. Celle-ci sera suivie d'une représentation par la Compagnie Nosferatu d'une adaptation de l'opérette écrite par Tillion à Ravensbrück, le *Verfügbar aux Enfers* – témoin ô combien formidable de la force vitale du rire. © Laurence Le Bras et Geneviève Zamansky-Bonnin

Patrice Chéreau au travail

À l'occasion des commémorations organisées pour le dixième anniversaire de la mort de Patrice Chéreau, la BnF s'associe à l'organisation d'un colloque consacré au metteur en scène. L'occasion de revenir sur la présence, dans les collections de la Bibliothèque, de plusieurs fonds qui éclairent son travail.

« J'ai très envie de travailler avec toi, je crois que ce Marivaux dont je t'ai parlé pourrait être une bonne occasion. Si tu pouvais le faire, ça serait formidable » écrit Patrice Chéreau à Roger Blin début août 1969. Chéreau a visiblement envie d'enrôler le comédien dans une nouvelle mise en scène de *L'Héritier de village* qu'il a monté une première fois au lycée Louis-Le-Grand en 1965. Le projet ne se fait pas, mais la lettre du jeune metteur en scène, conservée au département des Arts du spectacle de la BnF, témoigne de son désir de travailler avec le grand acteur beckettien. Chéreau lui propose d'ailleurs la même année *Richard II*, mais Blin refuse. Les archives regorgent d'informations, modestes ou essentielles, qui permettent de mieux connaître et comprendre les rapports entre Patrice Chéreau et le milieu théâtral, et d'en écrire l'histoire.

De multiples ressources sur le parcours de Chéreau

Les papiers personnels de Chéreau sont conservés à l'Institut Mémoire de l'édition contemporaine (IMEC), dont les prêts généreux avaient nourri l'exposition *Patrice Chéreau. Mettre en scène l'opéra* présentée à la bibliothèque-musée de l'Opéra en 2017. Le visiteur pouvait aussi y voir des pièces émanant des collections de la BnF, maquettes de costumes de Jacques Schmidt

pour *Les Contes d'Hoffmann* ou pour *Lulu*, photographies de spectacle de Daniel Cande, programmes... Les ressources sur le parcours artistique de Patrice Chéreau sont en effet abondantes à la Bibliothèque. L'ensemble le plus riche, le fonds du Théâtre National Populaire (TNP), que Chéreau a codirigé avec Roger Planchon dans les années qui ont suivi son ouverture en 1972, réunit d'épais dossiers et des documents audiovisuels sur *La Dispute*, *Lear* ou *Loin d'Hagondange*. Le chercheur peut aussi explorer le fonds Marcel Maréchal, les archives de Gérard Desarthe qui interpréta Hamlet pour Chéreau, les documents donnés par Léonidas Strapatsakis, qui a été l'un de ses assistants, et naturellement les manuscrits de Bernard-Marie Koltès. Affiches, programmes, articles de presse et photographies en grand nombre, notamment celles de Jean-Marc Martin du Theil pour le TNP, viennent encore compléter ces archives.

Un colloque et une lecture

Au-delà de la dimension documentaire, la BnF ne pouvait que souhaiter s'associer aux commémorations

programmées en 2023-2024 par l'association Transmission Patrice Chéreau. Comme metteur en scène et cinéaste, il compte parmi les artistes majeurs des années 1960 aux années 2000 par la puissance et la singularité de son imaginaire et par la rigueur et la précision de ses réalisations. Le colloque organisé en décembre 2024 par la Sorbonne, l'IMEC et la BnF se terminera sur le site Richelieu par une lecture dans le cadre du cycle « À voix haute » : deux comédiens feront entendre les notes croisées de Patrice Chéreau et Hervé Guibert écrites pendant l'élaboration du film *L'Homme blessé*, sorti en salle en 1983. Ces notes, publiées à la suite du scénario aux Éditions de Minuit, dévoilent la lente maturation du projet et racontent aussi une part des liens entre les deux hommes. « En publiant ces notes, souvent intimes, écrit Hervé Guibert, nous ne voulons pas être les prestidigitateurs qui retournent leurs accessoires, mais plutôt laisser à la surface de la toile les quelques coups de pinceau rugueux qui ont fait le travail. »

© Joël Huthwohl



Patrice Chéreau
à Lille, 1978
Photo Jean-Marc
Martin du Theil
BnF, Arts du spectacle

Sur la trace des lecteurs

L'autrice Célia Houdart était la lauréate 2024 de la résidence littéraire BnF / Fondation Simone et Cino Del Duca – Institut de France. Pendant plusieurs mois, elle a mené l'enquête sur les traces que laissent les lecteurs dans les livres – dessins, annotations ou objets glissés entre les pages – et en a tiré dix-neuf courts textes inédits, rassemblés sous le titre *Microfictions. Chroniques* en public ici une sélection.

Le chercheur est dans son bureau. L'eau chaude qu'il vient de verser dans la théière fait vibrer le couvercle. Il examine attentivement le livre qu'on lui a confié. Un volume traversé d'une balle. L'impact a déchiré de part en part le papier et la reliure en maroquin bleu. Le fil de la couture a été sectionné et réduit en brins qui sortent du dos et se déploient dans le vide. Le chercheur redresse le livre, le pose légèrement ouvert sur la tranche. Lui aussi se tient debout pour prendre en photo le trou et les balafres. L'homme est tellement troublé que l'image elle-même est bougée.

Une enveloppe d'EDF avec son logo d'ailes de moulin à vent, glissée puis oubliée dans un livre de voyage édité en 1788 décrivant les beautés de la ville de Gênes et de ses environs, comprenant des cartes et des gravures en taille-douce. Au dos de l'enveloppe décachetée, une note d'un magasinier à une magasinnière écrite au stylo bille bleu : « Henriette, j'ai mis ton écharpe dans le tiroir. »

Il a lu trois heures de suite. Il lève la tête. Passe sa main sur son visage, fait de petits mouvements dans un sens puis dans l'autre. Sa nuque craque. Il va s'allonger, souffle sur sa bougie et meurt dans son sommeil. Le lendemain matin, un frère procède à sa toilette, range le livre avec des affaires au fond d'un coffre. Quinze ans plus tard, un neveu hérite du coffre et rouvre le livre. Là il découvre l'empreinte de la monture des bécsicles de son oncle. Celles-ci par contact, ont déteint. Leur marque a traversé le papier et s'est dupliquée d'elle-même sur vingt pages, sous la forme d'un trait qui progressivement s'estompe. Le neveu est ému de découvrir un peu du visage, l'écartement des yeux, de son oncle qu'il n'a jamais rencontré et dont personne n'avait rien su puisqu'il avait vécu, retiré presque toute sa vie, dans une abbaye.

À l'occasion de la Nuit des musées en mai 2024, Célia Houdart a lu en public ses *Microfictions*. Cette lecture est disponible sur la chaîne Youtube de la BnF.

Rats des villes, des champs... et des bibliothèques

Pour faire découvrir le site François-Mitterrand et les missions de la BnF aux classes d'école primaire, le service d'Éducation artistique et culturelle de la Bibliothèque propose une visite contée. Celle-ci vient de faire l'objet d'une adaptation en livre, illustrée par Yomgui Dumont et publiée en coédition avec les éditions Syros.

Une quinzaine d'élèves de CE2, venus d'une école d'Ivry-sur-Seine en compagnie de leur enseignant et de quelques parents, sont assis en demi-cercle dans le hall d'accueil du site François-Mitterrand. Ça gigote un peu, ça bavarde, ça observe avec étonnement les allées et venues des habitants de ce lieu imposant. Marine Cotte et Stéphane Fitoussi, qui assurent la visite de la BnF pour les publics scolaires, savent comment capter l'attention de l'assistance : « Ici, se trouvent tous les livres de France. » Un petit brun s'exclame : « Tous ?! Même les mangas ? » La réponse, affirmative, suscite un émerveillement plus grand encore que l'annonce du nombre de documents conservés à la Bibliothèque : en comptant les livres, la presse, les cartes, les manuscrits, les partitions et autres, on dépasse en effet les 40 millions ! Devant l'auditoire désormais concentré, la visite commence à la manière des contes : « Il était une fois un petit rat qui venait d'Ankara... »

La BnF à hauteur de rat

Marine Cotte et Stéphane Fitoussi ont imaginé il y a une dizaine d'années cette visite théâtralisée, avec son imaginaire propre et ses personnages hauts en couleur. Les deux comédiens, chargés de projets pédagogiques à la direction des Publics, en couple à la ville comme à la BnF, incarnent au fil du parcours un binôme de rats lancés dans une quête haletante. Rature, rat dyslexique, croise le chemin de Clara, rate de bibliothèque, qui le guide dans les méandres du lieu pour l'aider à retrouver le livre écrit autrefois par son grand-père, Abraham Cadabra.

Au pas de course, on passe au-dessus des escalators qui mènent à la bibliothèque de recherche, on longe le jardin-forêt, on jette un œil dans une salle de lecture – l'occasion d'apprendre que, oui, il y a aussi des jeux vidéo à la BnF ! Le récit, qui mêle habilement gags, jeux de mots et informations sur l'univers bibliothéconomique, joue sur l'interaction avec les enfants et les adultes qui les accompagnent. « Pourquoi ferme-t-on les volets des tours ? Que craint le livre ? Qu'est-ce qu'un magasin, dans le langage des bibliothèques ? », autant de questions qui permettent d'expliquer le dépôt légal, de sensibiliser aux enjeux de la conservation du patrimoine et de prendre la mesure de l'ampleur des collections amassées au fil des siècles. Le parcours s'achève comme se terminent tous les



contes : Rature et Clara, amoureux et désormais écrivains, écriront beaucoup de livres qui finiront... à la BnF.

Une adaptation illustrée

La visite, qui a lieu deux fois par semaine sur le site François-Mitterrand, a évolué au fil du temps et des métamorphoses de la Bibliothèque. Elle s'est même dotée d'une suite, proposée sur le site Richelieu aux scolaires et aux familles, dont les héros Faranelli et Caméra ne sont autres que les enfants de Rature et Clara. Ses deux auteurs rêvaient d'un livre : « Les enseignants nous ont souvent demandé s'il existait une version imprimée de l'histoire que l'on raconte à leurs élèves, avec laquelle ils auraient pu prolonger le travail en classe », raconte Marine Cotte.

C'est désormais chose faite, grâce à la rencontre en 2020 avec l'auteur et illustrateur jeunesse Yomgui Dumont, alors lauréat à la BnF de la résidence bande dessinée de la Fondation Simone et Cino Del Duca – Institut de France. S'il travaille d'ordinaire en numérique pour les séries *L'École de PAN*, *109 rue des soupirs* ou *La Brigade des cauchemars*, il a pour l'occasion utilisé un stylo plume et des crayons de couleur rehaussés de pastel et d'aquarelle : « J'avais envie de laisser courir la plume, de retrouver le plaisir du papier. » Le fruit de cette collaboration paraît cet automne, coédité par la BnF et Syros, sous le titre *Raconte ! La véritable histoire du premier rat de bibliothèque* – bel hommage aux bibliothécaires... et aux rongeurs amoureux ! **Mélanie Leroy-Terquem**



Ci-dessus
Marine Cotte et
Stéphane Fitoussi
racontent l'histoire de
Rature et Clara à une
classe de CE2
Photo Élie Ludwig

Ci-contre
*Raconte ! La véritable
histoire du premier rat
de bibliothèque* par
Marine Cotte et
Stéphane Fitoussi
Illustrations de Yomgui
Dumont
64 p., 14,95 €
Coédition Syros / BnF
Parution octobre 2024

À la table de l'Élysée

En 2013, Bernard Vaussion prenait sa retraite du poste de chef des cuisines du palais de l'Élysée, où il était entré comme commis sous la présidence de Georges Pompidou. Durant son parcours, le chef Vaussion a régulièrement pris des clichés de ses réalisations qui témoignent de la production classique d'une « maison bourgeoise ». Une partie de cette collection découverte et sélectionnée par l'historienne Marion Tayart de Borms a fait l'objet en 2023 d'un don à la BnF.

Originaire de Sologne, Bernard Vaussion s'inscrit dans l'histoire de la profession des maîtres queux. Sa mère occupe un poste de cuisinière-intendante au château des Madères dans le Loiret où son père était régisseur. À l'âge de 14 ans, il devient apprenti chez le pâtissier du village – une formation clef pour comprendre la place éminente qu'occuperont le volume, les couleurs et la brillance dans la suite de sa carrière. Après son service militaire, il travaille principalement en ambassade avant d'entrer à l'Élysée où la brigade n'est alors composée que de neuf personnes, contre un peu plus d'une vingtaine aujourd'hui.

La documentation inédite d'un chef du palais de l'Élysée

La particularité de la collection de photographies de Bernard Vaussion tient dans sa durée, sa régularité et son unité. On y trouve à la fois l'ensemble des entrées, plats et desserts servis, tout comme l'indication de la finalité des repas (dîner de collaborateurs, dîner d'État, dîner officiel ou encore repas de chasse). À travers les divers exemples de réalisations, on perçoit tout d'abord les évolutions techniques mises en œuvre dans l'élaboration des plats. Les farces de poissons ou de viandes sont ainsi, les premiers temps, préparées au pilon : on concasse les fibres, on martèle et on passe au tamis de crin et de soie – pratique classique depuis le XVI^e siècle. On remarque également le renouvellement permanent des menus, au contraire d'une carte de restaurant que l'on fait tourner plusieurs semaines, et enfin, la réutilisation des plats servis, les quantités étant calculées

pour être proposées aux personnels le lendemain et le surlendemain.

Le maître queux, ingénieur des arts culinaires

Parmi la soixantaine d'ektachromes donnés à la BnF, plusieurs évoquent l'histoire des arts culinaires français, comme le travail du sorbet, connu depuis Henri IV. D'autres révèlent des plats brillants, avec des gelées fines au Sauternes ou des sauces chaud-froidées qui évitent qu'une pièce froide ne se dessèche et ne soit désagréable au palais. L'approvisionnement de la table présidentielle impose une régularité constante dans le volume des produits.

Cette contrainte réduit les fournisseurs à quelques établissements et écarte le recours à des producteurs directs qui ne peuvent répondre à une commande rapide de grande ampleur, car le planning de préparation n'excède pas trois semaines. La confection d'un repas peut durer de trois jours à une semaine étant donné les temps de séchage des pièces de décoration (paniers en pâte à nouilles, pastillage). Par ailleurs, l'une des difficultés principales tient à la distance entre les cuisines et les salles où la table est dressée.

Longtemps la table présidentielle voit les plats maintenus au chaud dans des bacs de polystyrène, et ce n'est que sous le quinquennat de Nicolas Sarkozy que le chef Bernard Vaussion obtient la mise en place d'étuves relais.

Documentant précisément presque cinq décennies de production culinaire, la collection de photographies de Bernard Vaussion permet de prendre la mesure de la transmission pluriséculaire d'une haute cuisine passée de l'aristocratie de l'Ancien Régime aux élites politiques contemporaines. ©

Marion Tayart de Borms



Au centre
Dessert de sorbet aux framboises dans panier de nougatine, servi lors d'un dîner d'État sous la présidence de Valéry Giscard d'Estaing
Photo Bernard Vaussion, 1974-1981
BnF, Estampes et photographie



Dans la fabrique de l'écriture balzacienne

La Réserve des livres rares de la BnF a acquis en 2023, avec le soutien de Septodont/Henri Schiller, les épreuves corrigées de *Melmoth réconcilié*, une nouvelle écrite par Balzac au milieu des années 1830. Cet exemplaire, assemblé avec soin par l'auteur, constitue un document riche d'informations sur la genèse du texte comme sur la façon dont Balzac envisageait le métier d'écrivain.

Depuis que la collection de la Réserve des livres rares a commencé d'être constituée à la fin du XVIII^e siècle, l'annotation est l'un des critères qui entrent dans la définition de la rareté qui y a cours. Et parmi l'ensemble des livres imprimés annotés, les exemplaires d'épreuves des grands textes littéraires ont acquis une importance grandissante à mesure que s'est affirmé ce que Paul Bénichou a appelé « le sacre de l'écrivain » puis que se sont développées, plus tard, les études de génétique textuelle. Aussi est-ce une acquisition importante que la Réserve des livres rares a réalisée avec l'exemplaire des épreuves corrigées de *Melmoth réconcilié* constitué par Balzac lui-même pour l'offrir au prince Alfred von Schönburg-Hartenstein (1786-1840), ami de Madame Hanska et ambassadeur extraordinaire du nouvel empereur d'Autriche Ferdinand I^{er} auprès de Louis-Philippe. Ce volume, resté depuis 1835 dans la même famille, appartient à ce que Balzac appelait, dans

une lettre de septembre 1836, « ces sortes de langes où se remue la pensée, où elle fait sa toilette, et que je jetais au feu autrefois ».

Donner à voir le travail de l'œuvre

Nouvelle philosophique écrite de février à mars 1835, aussitôt après l'achèvement du *Père Goriot*, *Melmoth réconcilié* a été publié en juin en tête du sixième tome du *Livre des conteurs* (Paris, Lequien fils, 1835). Après avoir demandé à l'imprimeur de remettre des feuilles d'épreuves à Frédéric Spachmann, son relieur attitré, Balzac offre au prince un volume relié à ses armes le 19 avril. Son contenu impressionne par l'ampleur du « toilettage » et des « remuements » qu'on y découvre, qu'il s'agisse de modifications, de suppressions, d'ajouts ou encore de permutations à l'intérieur du récit. Les passages les plus retouchés figurent souvent en deux états distincts voire plus, et chaque partie de l'œuvre est présente par une version au moins. L'ensemble

contient donc l'intégralité de la nouvelle, sans qu'y figurent toutes les versions préparatoires et étapes de correction. Mais cette incomplétude est ce qui fait aussi l'intérêt particulier de ce volume : ce n'est pas à un enregistrement passif des étapes de son travail que Balzac a procédé, mais à une représentation de celui-ci. En procédant à des choix et en organisant des épreuves de niveaux différents (ici des épreuves en placard, là des épreuves mises en page) dans l'ordre du récit plutôt que dans l'ordre chronologique de leur correction, il livre une sorte de vision kaléidoscopique du travail de l'œuvre.

L'intérêt du recueil Schönburg est donc double. Du point de vue de l'histoire du texte, il est l'unique témoin de la genèse d'une nouvelle importante dont le manuscrit n'a pas été conservé. Mais ce témoignage génétique est aussi le monument d'une pratique d'auteur singulière, qui achève le « sacre de l'écrivain » par la sacralisation de son travail, laissant voir, comme l'a écrit le spécialiste de Balzac Stéphane Vachon, « le geste du romancier qui conserve, classe et construit la mémoire de sa création, qui assure, pour l'avenir, la survie de la scène de son invention ». ©

Jean-Marc Chatelain

Ci-contre
Épreuves corrigées de *Melmoth réconcilié* de Honoré de Balzac
Photo Sotheby's

Le trésor sous l'écaïlle

Un manuscrit offert à Louis XIV, doté d'une exceptionnelle reliure en écaïlle de tortue exécutée par André-Charles Boulle, a récemment fait l'objet d'une restauration. L'important chantier coordonné par le département des Manuscrits de la BnF a permis la numérisation de ce trésor.

En juillet 1797, des commissaires de la République prélèvent au palais de Versailles un certain nombre de volumes destinés à rejoindre les collections de l'ancienne Bibliothèque du roi, devenue nationale. Parmi eux figure l'*Histoire de Louis le Grand contenue dans les rapports qui se trouvent entre ses actions et les qualités et vertus des fleurs et des plantes*, manuscrit offert à Louis XIV en 1688 par Jean Donneau de Vizé. Il est depuis conservé au département des Manuscrits. Né en 1638, historien, critique littéraire, auteur de nouvelles et de comédies, spéculateur dans le domaine de la librairie, historiographe du roi à partir de 1691, Vizé est surtout connu pour avoir fondé et dirigé la première revue trimestrielle puis mensuelle française, le *Mercur galant*, ancêtre du *Mercur de France*.

Une reliure unique au monde

Le volume présenté au roi est de grand format, 88 feuillets, d'un peu plus de 50 cm de haut. Son texte, élogieux, d'une extrême flagornerie, a été établi par Vizé lui-même et est illustré de peintures attribuées à Jean Joubert, peintre en miniature du roi. Il a été offert au souverain dans le contexte de sa guérison de la fistule, célébrée à Paris par une fastueuse entrée. Par leur mise en œuvre, les peintures du manuscrit rappellent très nettement les célèbres planches peintes par Joubert pour les vélins du roi (aujourd'hui conservés à la bibliothèque du Muséum national d'histoire naturelle). La renommée du volume tient surtout à son exceptionnelle reliure en écaïlle de tortue, étain, laiton et argent partiellement doré, attribuée à l'ébéniste André-Charles Boulle. La perte ancienne de quelques éléments (heureusement très limitée) et la grande fragilité de l'ensemble interdisaient jusqu'à présent non seulement le prêt du volume mais aussi sa numérisation, empêchant ainsi sa valorisation

après des chercheurs et du grand public, auquel il a été montré pour la dernière fois en 1989. Il s'agit pourtant d'une œuvre majeure de l'ébéniste du roi, par ailleurs la seule reliure de ce type conservée au monde.

Un volume désormais restauré et numérisé

Un important chantier de restauration a été mené de 2021 à 2024, dans le cadre plus vaste du programme de traitement et d'étude des reliures précieuses du département des Manuscrits de la BnF, coordonné par Maxence Hermant, conservateur en chef. La reliure Boulle, déposée le temps du traitement, a été confiée à Sébastien Évain, restaurateur extérieur spécialisé, et le corps d'ouvrage lui-même à Éric Bazin, assisté de Frédérique Pelletier, restaurateurs au département de la Conservation de la BnF. Il a été décidé de changer la couture du volume, qui présentait tout à la fois une grande rigidité (la colle s'étant cristallisée) et une grande fragilité. Quant à la reliure elle-même, elle a été constatée en bon état structurel. Les éléments manquants ont été restitués, la surface nettoyée, les éléments métalliques, encrassés et oxydés, traités, les parties soulevées, refixées. Divers prélèvements ont permis des analyses par le laboratoire du département de la Conservation de la BnF. Enfin, le volume désormais restauré et stabilisé, bien que restant fragile, a pu être numérisé par le département Images et prestations numériques. Les images ont été versées dans Gallica et une notice revue et corrigée a été mise en ligne dans le catalogue BnF Archives et manuscrits.

Cet exceptionnel volume, témoin des prestigieuses collections du Roi-Soleil au palais de Versailles, chef-d'œuvre des arts décoratifs du Grand Siècle, est présenté du 8 juin au 6 octobre 2024 dans l'exposition *André-Charles Boulle* au château de Chantilly. [🕒](#)

Maxence Hermant

La conférence des « Trésors de Richelieu » du 27 février 2024 consacrée au manuscrit Français 6995 est disponible sur la chaîne Youtube de la BnF.

À droite
Le volume, illustré de peintures attribuées à Jean Joubert et relié par André-Charles Boulle, est conservé au département des Manuscrits sous la cote Français 6995
Photo BnF



En touareg dans le texte

Grâce au mécénat de la Fondation La Marck, la BnF a acquis en juin dernier un manuscrit autographe de Charles de Foucauld (1858-1916) contenant la mise au net des notes qui donnèrent naissance, en 1918, au premier dictionnaire touareg-français.

L'intérêt pour le Maghreb de Charles de Foucauld, qui mena d'abord une vie de militaire dissolue, se forge lors d'une campagne dans le Sud oranais. Ses affectations successives dans la région le poussent à entreprendre une exploration. Démissionnant de l'armée, il arrête son choix sur le Maroc alors peu connu et prépare son voyage en apprenant l'arabe, l'hébreu et en se documentant sur l'islam. Sur les conseils de son guide le rabbin Mardochee Aby Serour, il adopte le costume juif et se fond dans la communauté. En se dissimulant prudemment, il accumule mesures et observations entre juin 1883 et mai 1884. La publication de *Reconnaissance au Maroc* en 1888 est aussitôt saluée par la médaille d'or de la Société de géographie.

L'ermite de Tamanrasset

L'expérience d'une vie frugale et la rencontre avec la spiritualité musulmane le marquent durablement. Après son retour à la foi et son entrée dans les ordres, de nombreuses retraites et un pèlerinage en Terre sainte, il opte pour l'érémisme et l'imitation de la vie du Christ. Fin 1901, il édifie une *khaoua* (fraternité) dans le Sud oranais. Il accompagne l'armée en tournée dans le Sahara central en 1904 et s'y renseigne sur la langue et la culture touarègues. Son amitié avec le chef touareg Moussa Ag Amastan l'incite à s'installer à Tamanrasset en 1905. Il entend alors un dictionnaire et multiplie les occasions d'étudier le touareg. Il fait appel à l'orientaliste Adolphe de Motylinski et, à la suite du décès de ce dernier en 1907, poursuit avec René Basset, alors directeur de l'École des lettres d'Alger. Celui-ci édite

les premiers résultats en 1908, sous le titre *Grammaire, dialogues et dictionnaire touaregs* et, par souci de discrétion, au seul nom de Motylinski.

Un travail de copie minutieux

Le manuscrit aujourd'hui conservé au département des Manuscrits sous la cote NAF 29122 est la version retrouvée à Tamanrasset, après le meurtre du père Charles de Foucauld le 1^{er} décembre 1916. Ces 254 feuillets couverts d'une écriture dense et serrée à l'encre violette correspondent à l'une des deux copies autographes exécutées à partir du brouillon original, comme l'indique sa lettre du 7 janvier 1913 à René Basset : « *Le travail de copie est très considérable, d'autant plus qu'avec les risques de la poste il m'en faut faire deux, une pour vous, une pour moi en cas d'accident.* »

Apprenant sa mort, le général Laperrine, un ami proche, commande une expédition. La bibliothèque et les papiers sont alors récupérés. Les cahiers d'écolier ornés du dessin du Sacré-Cœur et du nom de « Jesus » chers à Foucauld sont remis au commandant Tassoni. Ils étaient, depuis, restés dans sa descendance.

Parmi les intimes avec qui Foucauld entretenait une correspondance nourrie et suivie, il convient aussi de citer le professeur de médecine Gabriel Tourdes, dont la famille est apparentée aux Champy. L'entrée de ce manuscrit dans les collections nationales grâce au mécénat de la Fondation La Marck – créée par Philippe Champy – commémore ainsi également le souvenir de l'amitié née entre les deux étudiants à Nancy, en 1873. ©

Vanessa Desclaux

Mort à crédit finit son voyage

En 2021, la découverte de 6 000 feuillets inédits de Louis-Ferdinand Céline, que l'on pensait perdus, fait grand bruit. Depuis, les manuscrits de *Guerre et Londres* ont été publiés chez Gallimard et celui de *Mort à crédit* a rejoint la BnF.

Le manuscrit de *Mort à crédit*, qui a fait son entrée dans les collections du département des Manuscrits en février 2024, fait partie de l'ensemble de manuscrits de Céline dont l'existence a été rendue publique par Jean-Pierre Thibaudat en 2021 et qui ont été restitués aux héritiers de Lucette Destouches, la veuve de Céline décédée en 2019, François Gibault et Véronique Chovin. C'est par la voie d'une datation en paiement de droits de succession que le manuscrit a alors rejoint les collections de la Bibliothèque nationale de France.

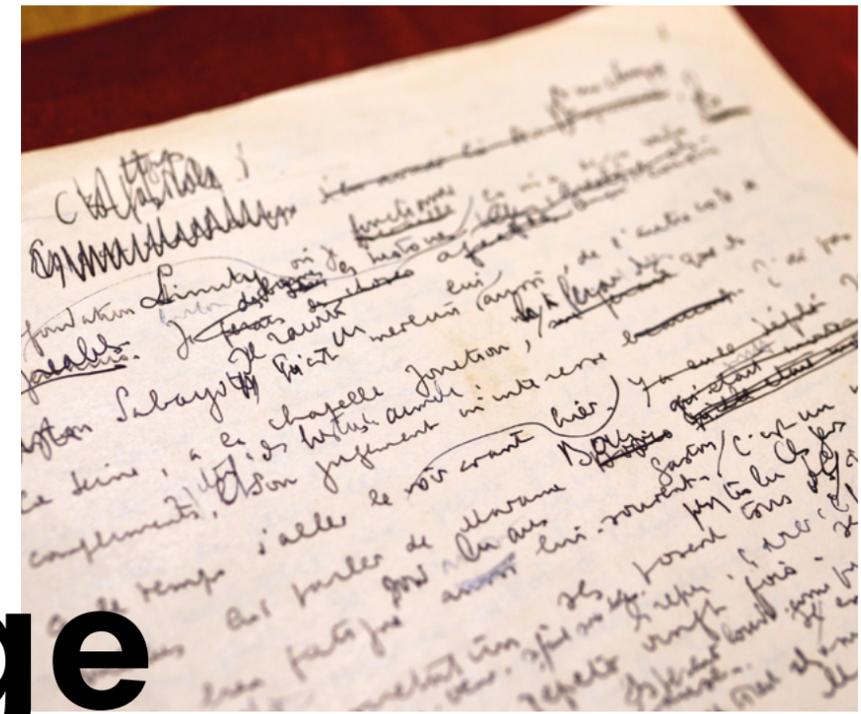
L'autre chef-d'œuvre de Céline

Laissé par Céline dans son appartement parisien lorsqu'il s'enfuit en Allemagne en juin 1944, le manuscrit y fut recueilli par Yvon Morandat, compagnon de la Libération. Après *Voyage au bout de la nuit* (1932), *Mort à crédit*, paru en 1936, est l'autre chef-d'œuvre de Céline. Il se présente comme le récit de l'enfance du « héros » du *Voyage...*

De l'avis des spécialistes comme Henri Godard, qui a récemment assuré la nouvelle édition de son œuvre romanesque dans la « Bibliothèque de la Pléiade », c'est aussi le texte de la maturité de l'écrivain. Selon lui, toutes les dimensions du roman célinien y sont représentées, « *chacune avec une sorte de plénitude* » qui fait de *Mort à crédit* un des romans les « *plus riches et les plus complets* » de Céline.

Les étapes de la rédaction révélées

Le manuscrit retrouvé est le plus ancien connu à ce jour du texte. Il est également le seul et le plus complet conservé en France et accessible aux chercheurs. Une autre version de *Mort à crédit* se trouve aujourd'hui dispersée entre une collection particulière et la Houghton Library de Harvard, aux États-Unis. Le manuscrit de la BnF présente un double intérêt : celui de donner, grâce aux variantes, une version primitive pour de nombreuses séquences du texte et, grâce aux versions



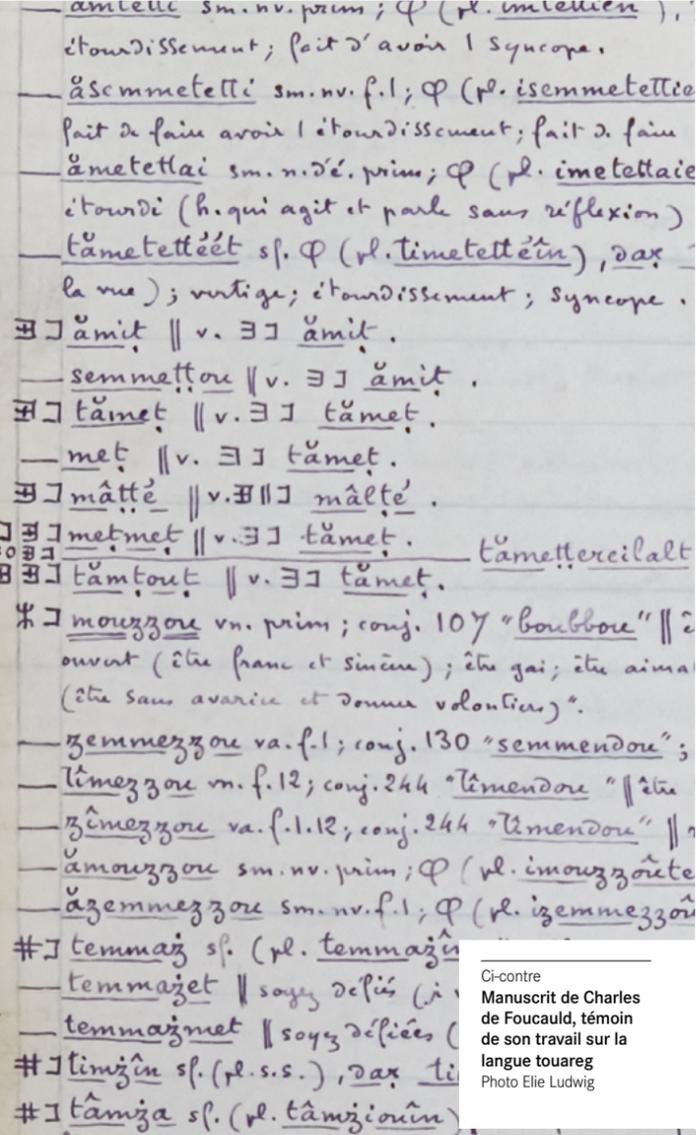
Ci-dessus
Manuscrit de *Mort à crédit* de Louis-Ferdinand Céline
Photo Guillaume Murat

successives de certaines autres, de montrer les différentes étapes de la rédaction. Les variantes principales de dix séquences ont ainsi été choisies pour être publiées dans la nouvelle édition de la Pléiade « *afin de souligner les différences avec la version publiée du roman.* »

Un fonds unique au monde

Au département des Manuscrits où il est désormais conservé, le manuscrit a rejoint l'ensemble le plus complet de manuscrits de romans de Louis-Ferdinand Céline conservé dans une collection publique. Depuis une vingtaine d'années, la BnF s'est en effet régulièrement efforcée de rassembler les manuscrits des œuvres majeures de Céline absentes jusqu'alors des collections nationales. Ces acquisitions ont permis de réunir un ensemble dont la concentration et la représentativité sont uniques au monde. Il comprend, outre les manuscrits de *Guignol's band*, *D'un château l'autre* et de *Féerie pour une autre fois*, celui du *Voyage au bout de la nuit* que la Bibliothèque avait acquis en 2001, grâce à un mécénat exceptionnel et une contribution du Fonds du patrimoine. ©

Guillaume Fau



Ci-contre
Manuscrit de Charles de Foucauld, témoin de son travail sur la langue touareg
Photo Elie Ludwig



collec-
tions

Feuillade le muet en héritage

En 2023, le département des Arts du spectacle a reçu en don les archives d'une famille de réalisateurs sur trois générations : celles de Louis Feuillade, figure majeure des débuts du cinéma en France, ainsi que celles de son gendre Maurice Champreux et de son petit-fils Jacques Champreux.

Rien ne prédestinait au cinéma Louis Feuillade (1873-1925), aujourd'hui indissociable de l'histoire de la célèbre société de production Gaumont. Fils d'un couple de négociants en vin originaire de Lunel dans l'Hérault, le jeune homme se détourne vite de l'entreprise familiale pour se consacrer pleinement à ses deux passions : la taumachie et l'écriture. Tour à tour journaliste, polémiste, poète, dramaturge, il écrit beaucoup et sur tous les sujets, mais sa situation financière reste précaire. C'est sur les conseils de son ami André Heuzé qu'il pousse finalement en 1905 les portes de la société Gaumont, alors en plein essor. Il y restera jusqu'à sa mort vingt ans plus tard.

Une cadence de production effrénée

D'abord engagé comme scénariste, notamment auprès d'Alice Guy, alors directrice artistique, il lui succède en 1907 et contribue à faire de la firme à la marguerite l'un des leaders mondiaux de la production cinématographique. Travailleur acharné et seul maître à bord, il y signe plus de 700 films, dans tous les genres : scènes comiques, mélodrames, superproductions aux sujets mythologiques ou religieux s'enchaînent à une cadence effrénée. Mais ce sont ses films à épisodes, les fameux *serials*, savant mélange de suspense, de trépidantes aventures et d'atmosphère fantastique, qui lui assurent un immense succès populaire. Les séries des *Fantômas*, *Judex* ou des *Vampires* créent des motifs et des personnages immortels, qui trouvent un écho chez les surréalistes mais aussi, quelques années plus tard, chez Fritz Lang, Luis Buñuel, Jacques Rivette ou plus récemment Olivier Assayas.

Un fonds protéiforme

Le fonds accueilli à la BnF reflète cette activité protéiforme et prolifique : pièces, poèmes et scénarios noircissent ainsi

les pages d'une trentaine de cahiers manuscrits, que viennent compléter la correspondance de Feuillade avec Gaumont et ses collaborateurs, mais aussi divers documents de tournage et matériaux publicitaires (brochures, ciné-romans qui accompagnaient la sortie des films...). Il apporte ainsi un éclairage nouveau sur la collection Rondel du département des Arts du spectacle, déjà riche en documentation sur le cinéma muet.

L'héritage de Feuillade est également bien représenté dans les archives de son gendre, Maurice Champreux (1893-1976). Opérateur, monteur et photographe de plateau sur les films de son beau-père à partir de 1918, il devient réalisateur à la mort de ce dernier et signe plusieurs remakes de ses films (dont le premier remake de *Judex* en 1934) mais aussi quelques œuvres originales comme le documentaire *Au pays des Basques* (1930), considéré comme le premier film sonore sur la région. Le petit-fils de Feuillade, Jacques Champreux (1930-2020), acteur et réalisateur, lui rendra lui aussi hommage à travers ses propres séries télévisées, comme *Les Compagnons de Baal* (1968), coécrite avec Pierre Prévert et pavée de références aux *Vampires* et *Fantômas*, ou encore la seconde adaptation cinématographique de *Judex*, réalisée par Georges Franju et sortie en 1963. Jacques Champreux fut aussi à l'initiative des restaurations de nombreux films de Feuillade, qui permirent de redécouvrir son œuvre en France et à travers le monde. ©

Rime Touil



Ci-dessus
Couverture du
ciné-roman *La
Dernière Incarnation
de Judex* d'Arthur
Bernède et Louis
Feuillade, 1925
BnF, Arts du spectacle

À gauche
Couverture du
ciné-roman *La Tête
coupée* de Louis
Feuillade et George
Meirs, premier de la
série *Les Vampires*,
1916
BnF, Arts du spectacle

Ci-contre
Photogramme de
Judex, réalisé par
Louis Feuillade en
1916
BnF, Arts du spectacle



La BD à l'épreuve de l'événement

La BnF lance un nouvel appel aux dons pour faire entrer dans ses collections les planches originales de *La Bête est morte !*, trésor de la bande dessinée créé par Edmond-François Calvo sous l'Occupation.

Chef-d'œuvre de la bande dessinée du XX^e siècle, *La Bête est morte !* est un drame en deux actes intitulés *Quand la bête est déchaînée* et *Quand la bête est terrassée*, respectivement publiés en août 1944 et juin 1945, dans le mouvement de la Libération. Dessiné par Edmond-François Calvo (1892-1957), qui avait auparavant travaillé pour *Le Canard enchaîné* aussi bien que pour l'édition pour la jeunesse, le diptyque formé par ces deux albums successifs livre, sur un scénario rédigé par Victor Dancette et Jacques Zimmermann, un extraordinaire récit en images de l'histoire immédiate, conçu dans la clandestinité et placé sous le sceau de l'esprit de résistance.

Une dénonciation des crimes de l'Histoire

En représentant Hitler et les armées allemandes en loups, Churchill et les Britanniques en chiens de défense, De Gaulle et les forces de la France libre en cigognes porteuses d'avenir, Calvo reprend un procédé familier de l'écriture des moralistes, celui de la fable animalière. Mais il lui donne une résonance neuve : ce qui était par tradition un instrument de la satire des mœurs devient le langage de la dénonciation des désastres de la guerre et des crimes de l'Histoire. Beaucoup plus qu'un reportage neutre sur les années de l'Occupation, *La Bête est morte !* est en effet un témoignage engagé, tant sur la noirceur d'une période sombre entre toutes que sur les éclats de lumière et d'espérance qui la traversent, par l'héroïsme de la résistance comme par celui de la souffrance. Aux côtés des événements politiques et des opérations militaires de la Seconde Guerre mondiale, l'expérience tragique des populations opprimées prend toute sa place : la déposition de Calvo inclut l'exode, le rationnement et les privations, les arrestations et la torture, les exécutions, la déportation et le génocide des Juifs – que son album est le premier à évoquer dans toute l'histoire de la bande dessinée.

Un cadrage virtuose

L'immense talent de Calvo est de donner force à ce témoignage contre le crime ainsi que pour le droit et la liberté en usant d'un art supérieur de la narration par l'image. La vigueur du trait et le dynamisme de la mise en couleurs sont soutenus par la virtuosité d'une mise en scène qui, inspirée de l'écriture cinématographique et nourrie de la connaissance des réalisations de Walt Disney, donne à l'œuvre la qualité rythmique et la modernité du

dessin d'animation. *La Bête est morte !* met en particulier à profit un art du cadrage qui multiplie les axes de prise de vue (plongées et contre-plongées) et les types de plans qu'on obtiendrait par les divers mouvements d'une caméra : alternance de plans fixes et de plans panoramiques, travellings, zooms. Calvo en tire une gamme d'effets dramatiques d'une richesse et d'une puissance qui expliquent la réputation que l'album a gagnée : il est aujourd'hui reconnu comme l'un des monuments du patrimoine de la bande dessinée.

Pour la mémoire du neuvième art

Le statut patrimonial que *La Bête est morte !* s'est acquis a amené les éditions Futuropolis puis les éditions Gallimard à en offrir des rééditions en 1977, 1984, 1995 et 2007 et tout récemment, le Centre Pompidou à Paris à présenter une importante sélection de ses planches originales dans le cadre de l'exposition *La BD à tous les étages* présentée jusqu'au 4 novembre : Calvo y compte au nombre des six grandes figures historiques du neuvième art, aux côtés du Belge Hergé et des Américains Will Eisner, George Herriman, Winsor McCay et Geo McManus. C'est aussi ce qui conduit aujourd'hui la BnF à se porter acquéreur de l'album qui réunit, à l'exception d'une seule illustration du premier volet de l'œuvre, l'ensemble des planches originales de *La Bête est morte !* Ces 77 planches de grand format (43,5 x 32 cm) exécutées à la plume et au pinceau sont appelées à compléter la collecte de la mémoire de la bande dessinée entreprise par la BnF. Elles devraient ainsi prendre dans ses collections la place qui leur revient aux côtés des planches originales d'autres chefs-d'œuvre de notre temps, comme celles des albums d'*Astérix* données en 2011 par Uderzo, qui reconnaissait en Calvo l'un de ses maîtres, celles de la série des *Cités obscures* données en 2013 par François Schuiten et Benoît Peeters, ou celles encore du *Génie des alpages* de F'murr, affectées à la Bibliothèque par datation en 2021. ©

Jean-Marc Chatelain

Comment donner ?

Pour participer à cette acquisition, consultez le site internet de la BnF bnf.fr/fr/soutenez-la-bnf

Le don donne lieu à une réduction d'impôt de 66% du montant versé.

Informations au 01 53 79 46 60 ou donateur@bnf.fr

À droite
Planche extraite de
la bande dessinée
La Bête est morte !
*La guerre mondiale
chez les animaux*
de Edmond-
François Calvo
Texte V. Dancette
© Éditions Gallimard



Quand le jazz est là

En 2023, le collectionneur belge Léon Dierckx a fait don à la BnF de ses disques de jazz, blues et gospel 78 tours et microsillons, après celui d'un ensemble considérable de revues musicales. Retour sur la constitution d'un fonds unique dont l'étude va permettre d'éclairer l'histoire du jazz.

C'est au casino de Knokke-le-Zoute que Léon Dierckx, alors adolescent en vacances, découvre au début des années 1950 le trompettiste « Hot Lips » Page qui le marque profondément. Quelque temps après, il voit en concert le bluesman Big Bill Broonzy. Ses premiers achats de disques seront d'ailleurs, avec ceux de Louis Armstrong, des Big Bill Broonzy publiés par le label Vogue. Mais, comme Léon Dierckx le souligne lui-même, « le véritable coup de foudre » est lié à la venue en Belgique en 1950 de Duke Ellington qu'il voit successivement à Anvers et à Bruxelles. En parallèle, il approfondit sa connaissance du jazz grâce à l'écoute de l'émission de radio *Notes blanches, musiciens noirs* de Yannick Bruynoghe et à la lecture des ouvrages d'Hugues Panassié.

Une collection méthodiquement constituée

À partir de 1966, Léon Dierckx débute sa collection de disques en achetant notamment celle de Jean de Dobbeleer, garagiste et spécialiste de Bugatti, qui échange avec des clients américains des pièces de mécanique contre des pressages originaux de disques Columbia et Paramount. Puis en 1970, il commence à racheter la collection de Yannick Bruynoghe axée essentiellement sur le blues – notamment les disques Vocalion, sous-label de Brunswick destiné au public afro-américain et tiré à très faible quantité. En 1997, Léon Dierckx acquiert la collection du baron Carlos de Radzitzky d'Ostrowick, poète

surréaliste, journaliste et critique musical, qu'il considère comme « la plus soignée et la plus remarquable » qu'il ait possédée. Ce corpus, composé d'environ 7 000 références, regroupe des microsillons de grands orchestres

des années 1930 aux années 1950, des enregistrements de la période bebop avec notamment le label emblématique Blue note ainsi que de nombreuses revues musicales.

Un remarquable ensemble de revues spécialisées

La collection de périodiques donnée à la BnF n'est pas moins remarquable que celle de disques, par sa complémentarité avec ceux-ci, sa rareté et sa complétude. L'ensemble composé de revues, journaux et magazines couvre toute la chronologie du jazz, dans autant de pays que le collectionneur a pu en identifier, des États-Unis à l'Europe de l'Ouest en passant par des pays aussi divers que l'ancienne Tchécoslovaquie, l'Argentine ou le Japon. Presque toujours complètes, ces séries incluent aussi bien des classiques, tels le *Melody Maker* britannique, que des raretés à la limite du fanzine, à l'instar du *Mississippi Rag* ou du *Jazz Revy* danois, jusqu'ici absents des collections publiques françaises.

Compte tenu de sa volumétrie considérable, ce don exceptionnel a été transféré progressivement par la BnF, donnant son tempo à l'actualité des départements concernés entre 2021 et 2023. La richesse et la qualité de ce fonds suscitent déjà des projets de la part de la communauté des chercheurs. Comme si les archives du jazz faisaient écho, d'emblée, à l'avenir du genre et de son étude. ©

Jérôme Fronty et Jean-Rodolphe Zanzotto

Ci-dessus
Collection Dierckx
à la BnF
Photo Elie Ludwig

Ci-dessous
Marguerite Duras et
Michelle Porte sur le
tournage du film
Baxter, Vera Baxter
en 1976
Collection Michelle Porte

Proche de Marguerite Duras, la cinéaste Michelle Porte a développé à travers une vingtaine de films un regard singulier sur le mystère de la création. Le don qu'elle a récemment consenti à la BnF de l'intégralité de sa filmographie et de ses archives personnelles offre l'occasion de redécouvrir son œuvre.

La réalisatrice Michelle Porte est une femme libre. À vingt ans, elle abandonne ses études de médecine pour faire des films. Elle doit son entrée en cinéma à Marguerite Duras, qui l'invite sur le tournage de son film *La Musica* (1960). Les deux femmes nouent une belle amitié artistique qui donne lieu à deux films majeurs tournés sur Duras par Porte : *Les Lieux de Marguerite Duras* (1976) et *Savannah Bay, c'est toi* (1984).

Un cinéma ancré dans les lieux

Libre, Michelle Porte l'est par l'exigence absolue de ses choix. Elle ne s'est

jamais attachée à un unique producteur, même si l'INA a été un partenaire de choix pour cette ancienne de l'ORTF. Elle a su se donner la liberté artistique et les moyens techniques de tourner les films qu'elle voulait, documentaires ou fictions. Sa filmographie, riche de vingt-sept titres, s'articule autour d'une notion éminemment cinématographique : l'importance des lieux. Ainsi Louise Gerentes, étudiante en cinéma et amie de Michelle Porte, confie qu'elle a été « marquée par la manière qu'a Michelle Porte d'habiter un lieu et de pénétrer, en tant qu'artiste, dans l'intimité de la personne qui l'habite ».

Dans les nombreux portraits d'écrivains qu'elle réalise, la cinéaste explore en effet les lieux de la mémoire (Virginia Woolf), de l'exil (Edmond Jabès) ou de l'écriture même (Marguerite Duras, Annie Ernaux). Dans les portraits d'artistes contemporains, tout aussi nombreux (Claude de Soria, Jean Degottex, Yves Zurstrassen), ce seront les ateliers d'artiste, qu'on a rarement aussi bien filmés. *La Maison de Jean-Pierre Raynaud* (1993), détruite en direct par l'artiste, devient même objet de performance.

C'est encore par le lieu qu'elle raconte *La Peste à Marseille en 1720* (1982) ou *La Princesse Palatine à Versailles* (1985). À chaque fois, Michelle Porte cherche à approcher le mystère de la création.

Une œuvre à voir dans Gallica

En 2021, 2023 et 2024, Michelle Porte a consenti plusieurs dons importants à la Bibliothèque nationale de France : outre l'intégralité de ses films, signalés au catalogue général, elle a donné ses archives personnelles (dont des échanges avec l'écrivain Claude Simon pour un projet d'adaptation de *La Route des Flandres* qui ne verra jamais le jour) ainsi que sa correspondance avec Marguerite Duras. Ce magnifique ensemble est décrit dans le catalogue BnF Archives et manuscrits.

Soucieuse aujourd'hui de rendre son œuvre accessible au plus grand nombre, Michelle Porte a autorisé la mise en ligne sur Gallica de certains de ses films (c. bnf.fr/TWB) : « J'ai pensé que ça valait la peine de montrer mes films à des gens qui sinon ne les verraient pas », a-t-elle déclaré. Sont ainsi disponibles en ligne onze documentaires dont elle détient les droits, auxquels s'ajoutent *Françoise Sagan* (1996) et *Maud Linder par Michelle Porte* (2019) grâce à l'aimable autorisation des producteurs Olivier Mille (Artline) et Clara Pasi (Arimages).

Après la rétrospective organisée par l'INHA en 2018 et l'après-midi de projections que lui a consacrée la BnF en 2023, nul doute : on n'a pas fini de redécouvrir l'œuvre de Michelle Porte ! ©

Alexia Vanhée



Le tour du monde en LEGO briques

Au printemps dernier, une équipe de magasiniers du département des Cartes et plans a consacré une matinée au montage d'un globe Lego destiné à rejoindre les quelque 400 autres globes terrestres et célestes conservés à la Bibliothèque. *Chroniques* a suivi ce chantier collectif inédit.

Dans la salle des Vélins du site Richelieu, on entend le cliquetis des briques de Lego qui s'entrechoquent. À quelques pas de l'un des globes terrestres de Coronelli, fleuron des collections du département des Cartes et plans, une demi-douzaine de magasiniers assemblent le globe édité récemment par l'entreprise Lego. Deux globes, deux ambiances.

Une tradition de collecte d'objets atypiques

Le set de 2 585 pièces est entré dans les collections du département des Cartes et plans au titre du dépôt légal. Chaque année, la BnF reçoit en moyenne 2 000 documents cartographiques de tous types – atlas, plans, globes, guides topographiques, mais aussi quelques jeux. « *Le segment documentaire ludique est assez marginal par rapport à la volumétrie de nos collections*, note Pierre Bonneau, responsable du dépôt légal au département des Cartes et plans, *mais il s'inscrit dans une tradition bien ancrée de collecte d'objets cartographiques atypiques.* » Ainsi les jeux de l'oie et lotos géographiques des XVIII^e et XIX^e siècles côtoient aujourd'hui dans les réserves du site Richelieu les globes lumineux Nature & Découvertes, les puzzles Ravensburger ou Juratoys et les magnets Départ' aimants Le Gaulois.

Souvenirs de Lego

« *Il y a parmi nous plusieurs passionnés !*, raconte Julie Garel-Grislin, cheffe du service Conservation du département. *Quand on a su que Lego*

nous donnait deux exemplaires, on a décidé de garder un globe en pièces détachées et d'assembler l'autre en équipe, pour le conserver monté. »

Mais le département est alors accaparé par un déménagement historique : ses 14 kilomètres linéaires de collections font l'objet de transferts vers le site Richelieu rénové. D'autres chantiers prioritaires suivent la réouverture du site au public en 2022, comme le reconditionnement de toutes les cartes conservées en rouleaux.

Il aura donc fallu attendre deux ans avant que les quatre magasiniers volontaires s'attellent au montage sous la direction de leur chef d'équipe, Matteo Soldini. « *Aujourd'hui, c'est un peu Noël !* », sourit Alba Salto, chargée avec Maël Philippot de la bande équatoriale et de l'hémisphère Nord. En face d'eux, le binôme qui s'apprête à assembler le socle évoque ses souvenirs de Lego – le Poudlard Express pour Théodora Petrogiannis, les Star Wars pour Thomas Sarrazin qui raconte avoir « *passé une partie de [son] enfance à monter et démonter le X-Wing Fighter de Luke Skywalker.* »

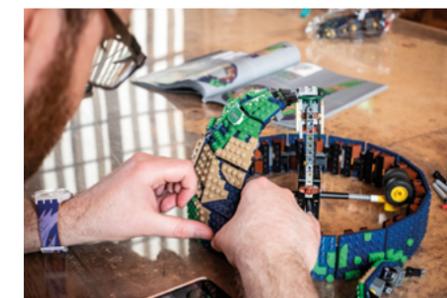
L'épais manuel de montage (230 pages) estime à sept heures le temps de construction du globe pour une personne seule.



Une partie de l'équipe de magasiniers du département des Cartes et plans termine le montage du globe Lego
Photos Olivier Rebecq

Il faudra à l'équipe réunie ce jour-là un peu plus d'une matinée pour en venir à bout. L'assemblage final des fuseaux et l'installation sur le socle se font dans un silence concentré, bientôt rompu par les applaudissements des collègues : « *Il y a même un petit bateau ! Et une rose des vents !* » Le dernier globe terrestre entré dans les collections de la BnF est prêt, il peut rejoindre sur les rayonnages ses semblables, dont l'un des plus anciens, le « *Globe vert* », a été assemblé il y a cinq siècles. ©

Mélanie Leroy-Terquem



LE COLLÈGE ET LA BIBLIOTHÈQUE

Le partenariat scientifique et culturel qui lie le Collège de France et la BnF depuis 2019 a été récemment renforcé par une convention de pôle associé documentaire. L'occasion de revenir sur l'histoire commune des deux institutions et sur leurs nombreuses relations tant dans le domaine de la recherche que de l'enseignement.

Si les visiteurs du Collège de France sont accueillis dans la cour par un Jean-François Champollion d'un marbre étincelant, les notes de travail du père de l'égyptologie sont conservées à la BnF. C'est loin d'être le seul rapprochement entre deux institutions dont les histoires n'ont cessé de se croiser depuis leurs créations respectives, toutes deux sous François I^{er}. Gilles Pécout, président de la BnF, l'affirme d'emblée : « *La convention de partenariat scientifique et culturel qui unit les deux établissements depuis 2019 s'appuie sur cette dynamique : depuis plusieurs siècles, la vie de la recherche et de l'enseignement au Collège de France interagit avec les collections patrimoniales, leur acquisition, leur description.* » Plusieurs disciplines et compétences scientifiques ont ainsi émergé autour de fonds rares et précieux – pensons à la papyrologie – et de nombreux professeurs du Collège ont été attachés, à un moment de leur carrière, à la Bibliothèque – tel l'historien Emmanuel Le Roy Ladurie.

Favoriser une sociabilité savante

Le partenariat actuel permet à la fois de rendre plus

visibles et d'intensifier les échanges scientifiques entre les deux établissements : au-delà des relations interpersonnelles, il s'agit de favoriser une véritable sociabilité savante qui fasse émerger des projets et des problématiques nouvelles. Comme l'indique Thomas Römer, administrateur du Collège de France : « *Notre longue histoire commune trouve aujourd'hui de nouveaux développements, à l'intersection de la recherche et du document, désormais amplifiée par la révolution numérique. Nos missions partagées de préservation et de diffusion des savoirs, qui sont plus que jamais d'actualité, se renforcent par des voies qui combinent nos expertises et nos spécialités. J'y vois de nombreuses occasions d'emmener nos établissements vers des projets toujours plus partagés.* » En témoigne la première action commune, décidée en 2019 : cofinancer chaque année un contrat postdoctoral, rattaché à une chaire du Collège et accueilli dans un département de collections. Julien Auber de Lapierre a ainsi contribué à éclairer l'histoire de la collection de papyrus de la BnF, la plus ancienne conservée en France (voir *Chroniques* n°94) ; Zhang Rui achève en ce moment l'étude d'un fonds d'estampes chinoises aussi rare que remarquable du XIII^e au XX^e siècle, qu'elle contribue à faire connaître à la communauté internationale (voir *Chroniques* n°98). La jeune chercheuse a également participé à la sélection de pièces pour une vitrine du musée de la BnF dédiée aux fonds chinois du département des Estampes, visible à partir de septembre. Enfin, Gabriel Darriulat commence en octobre un travail de recherche sur le fonds de l'abbé Grégoire autour de la traite et de l'esclavage, conservé à la bibliothèque de l'Arsenal.



« La vie de la recherche et de l'enseignement au Collège de France interagit avec les collections patrimoniales »

Des collaborations multiples

Au-delà de ces échanges savants et des événements publics auxquels ils donnent lieu – citons le colloque international « Édouard Chavannes et la sinologie moderne en France » les 14 et 15 octobre prochains –, le partenariat a également permis des collaborations dans le domaine de la formation, des expositions et, récemment, du numérique : le Collège de France est désormais, depuis avril dernier, un pôle associé documentaire de la BnF. Les captations audiovisuelles des leçons inaugurales et des cours entreront prochainement dans les collections du département Son, vidéo et multi-

média et seront librement accessibles dans Gallica. Ainsi, la Bibliothèque contribue à l'une des missions du Collège de France : « *Enseigner la recherche en train de se faire* », une recherche à la fois libre et rigoureuse, personnelle et attentive à la société dans laquelle elle s'inscrit. C'est ce dont témoignera le cycle de conférences scientifiques organisé à la fin de l'année sur le site Richelieu par le professeur Denis Duboule, titulaire de la chaire Évolution du développement et des génomes, et le département Sciences et techniques de la BnF. Son titre « Le Collège à la Bibliothèque » dit plus qu'un accueil temporaire, une présence naturelle. **Philippe Chevallier**

« Docet omnia » (on enseigne tout) est la devise du Collège de France
Illustration Claire Ardenti

La programmation du cycle de conférences « Le Collège à la Bibliothèque » est détaillée dans l'agenda de la BnF p. 10-11

ORANGE EXPORT L'ÉBULLITION POÉTIQUE

Doctorante et chercheuse associée au département des Manuscrits de la BnF, Lénaïg Cariou participe au traitement d'un fonds en cours de constitution, autour de la maison d'édition Orange Export Limited qui a rassemblé dans les années 1970 et 1980 la fine fleur des poètes et artistes de la « contre-modernité ». Pour ce travail, elle a reçu au printemps dernier le prix Jeune Chercheur de la Fondation des Treilles.

Le nom du poète invité en classe échappe à sa mémoire, mais Lénaïg Cariou associe la naissance de son intérêt pour la pratique poétique à ce souvenir d'école : « J'ai eu la chance d'avoir une institutrice qui nous a fait écrire de la poésie et rencontrer des poètes. » Quelques années plus tard, autre école, autre rencontre déterminante : Cole Swensen, poétesse et professeure de création littéraire à Brown University (États-Unis), vient animer un atelier d'écriture à l'École normale supérieure. Elle y fait lire les textes d'Emmanuel Hocquard (1940-2019), dont elle traduit l'œuvre en anglais. Lénaïg Cariou découvre à cette occasion les auteurs que le poète et la peintre Raquel Lévy (1925-2014), dite Raquel, publie dans la maison d'édition artisanale qu'ils créent à la fin des années 1960, Orange Export Limited.

Quand la littérature dialogue avec les arts visuels

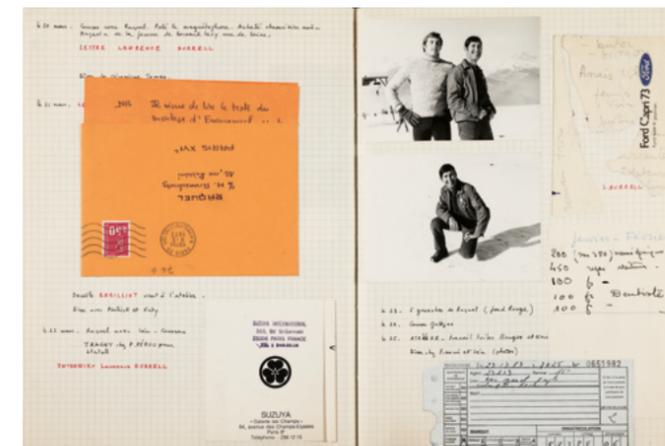
Derrière ce nom emprunté aux caisses d'agrumes importées de Californie se cache une aventure poético-éditoriale qui court sur près de deux décennies. Dans l'atelier de Raquel à Malakoff se réunissent des artistes et auteurs venus fomentier une révolution poétique inspirée de l'objectivisme américain. On y invente une « contre-modernité » en rejetant joyeusement le lyrisme, on y conçoit les poèmes comme des objets, les livres comme des œuvres d'art. Et on y croise

de grands noms de la littérature alors à leurs débuts : Anne-Marie Albiach, Michel Deguy, Edmond Jabès, Jacqueline Risset, Jacques Roubaud ou encore Georges Perec, Paul Auster et Pascal Quignard. C'est à ce pan peu exploré de la poésie du second XX^e siècle que Lénaïg Cariou choisit de consacrer sa thèse de doctorat : « Il m'a semblé qu'il y avait là comme un petit trésor, un moment de dialogue entre la littérature et les arts visuels qui innerve toute la poésie contemporaine. »

Des livres dispersés de part et d'autre de l'Atlantique

Il lui faut pour cela se lancer en quête des ouvrages édités par Orange Export Limited. Car les quelque cent livres produits entre 1969 et 1986, tirés à peu d'exemplaires (de 9 à 250), n'ont pour la plupart pas fait l'objet d'un dépôt légal et sont difficiles à trouver : la Réserve des livres rares de la BnF en conserve quelques-uns mais pas la collection complète. C'est aux États-Unis, à Providence, que la jeune chercheuse a pour la première fois en mains certains de ces ouvrages, grâce à Keith et Rosmarie Waldrop, tous deux poètes. « Les Waldrop ont vécu un temps à Paris et ont fait partie de l'aventure Orange Export, raconte-t-elle. Ils ont dans leur bibliothèque une grande partie des livres de la collection, dont certains dédicacés. »

Revenue en France, Lénaïg Cariou poursuit son exploration du réseau transatlantique d'amitiés et de collaborations tissées autour de Hocquard et Raquel. Elle entre en contact avec des poètes publiés par Orange Export, comme Claude Royer-Journoud, ainsi qu'avec Jean-Claude Gomel, l'ayant-droit de Raquel qui fait vivre sa mémoire à travers une association et un site web. Celui-ci la met en relation avec Jérôme Villeminoz, conservateur au département des Manuscrits de la BnF, qui vient alors de réceptionner une partie des archives de Raquel. Il souhaite créer, avec l'accord des ayant-droit d'Emmanuel Hocquard, un fonds commun autour de l'aventure Orange Export et encourage la jeune femme à présenter un projet de chercheuse associée à la BnF.



Ci-dessus
Une page du journal du poète Emmanuel Hocquard, fondateur avec Raquel Lévy de la maison d'édition Orange Export
BnF, Manuscrits

Ci-contre
Lénaïg Cariou
Photo Carole Desheulles

« Un moment de dialogue entre la littérature et les arts visuels qui innerve la poésie contemporaine »

Un fonds qui demande à être vu

C'est donc à quatre mains que démarre à l'automne 2022 le traitement d'un fonds extrêmement composite (manuscrits, carnets, livres, revues), enrichi quelques mois plus tard par des documents laissés par Raquel dans son atelier. « Lénaïg connaît très bien la nébuleuse Orange Export, elle sait situer les poètes les uns par rapport aux autres, souligne Jérôme Villeminoz. Son expertise est précieuse pour mesurer l'importance des documents, effectuer un tri. » Quant à la chercheuse, qui revendique une approche matérialiste de l'histoire littéraire, elle reconnaît que l'étude des fonds déposés à la BnF a modifié son regard sur son objet de recherche, et ce « d'autant plus que la question de la matérialité est très présente chez Hocquard : le livre était pour lui un objet destiné à passer de main en main, dont la fabrication artisanale était parfois guidée par des contraintes

matérielles comme le format du papier ou le temps dont il disposait pour imprimer sur une presse typographique. » À l'heure où l'œuvre d'Hocquard suscite l'intérêt des chercheurs américains et où celle de Raquel commence à être redécouverte en France, « le fonds Orange Export demande à être vu », explique Lénaïg Cariou, qui envisage une double exposition à la BnF et au musée d'Art moderne de Paris.

Ce projet s'inscrit dans la galaxie des activités de la chercheuse qui traduit par ailleurs des poétesse américaines avec le collectif Connexion limitée et publie en son nom un recueil de poésie, *Les dire*, chez P.O.L – maison d'édition dont la création en 1983 avait été fêtée... dans l'atelier de Raquel à Malakoff. Preuve que tous les chemins poétiques mènent à Orange Export.

Mélanie Leroy-Terquem

À L'ÉCOLE DES MÈRES

Pour retracer l'évolution des représentations des émotions maternelles depuis 1955, Emma Tillich, doctorante en sciences sociales, soumet à l'analyse sémantique quantitative un large corpus numérique comprenant notamment des guides de grossesse et de périnatalité. Elle mène ce travail en tant que chercheuse associée au département Philosophie, histoire, sciences de l'homme et au BnF DataLab.

Chroniques : Quel a été le point de départ de vos recherches sur le sentiment maternel en France et au Québec ?

Emma Tillich : Mon travail fait suite en partie à des interrogations surgies lors de mes recherches en master sur la stérilisation contraceptive souhaitée par des jeunes femmes sans enfants : j'avais été frappée par cette volonté très forte de contrôle de la fonction reproductive de leur corps. Ma curiosité a aussi été stimulée par le pic d'intérêt médiatique qui surgit, à partir de 2015, à l'égard de ce que l'on qualifie « d'injonction culturelle à la maternité ». Émergent alors dans les journaux des sujets tus jusque-là, notamment le regret d'enfant – la maternité ayant fait l'objet de mystifications, d'un enchantement qui est parfois suivi de sévères désillusions –, la dépression post-partum ou encore le burn-out parental. Il m'a paru intéressant d'étudier comment les représentations sociales valorisant la maternité en tant qu'accomplissement féminin avaient évolué.

J'ai pris pour objet la littérature de conseil depuis le milieu des années 1950, marqué par la parution du fameux ouvrage de Laurence Pernoud, *J'attends un enfant*. Les guides de grossesse et de périnatalité avaient

surtout été analysés jusqu'ici pour leurs recommandations pratiques et non pour leur dimension affective. Ces ouvrages constituent en effet des supports de projection subjective et émotionnelle dans la maternité et donnent par ailleurs souvent des conseils psychologiques aux futures mères. Comparer les guides français et québécois conduit à s'intéresser à deux pays qui ont un rapport différent aux questions de procréation : natalité forte et contraception féminine en France, natalité faible et prédominance de la contraception masculine, notamment la vasectomie, au Québec.

Quelle lecture peut-on faire de ces guides, que vous qualifiez de « culturellement peu légitimes » ?

Il est indéniable que cette littérature de conseil, qui s'adresse préférentiellement aux femmes, est peu valorisée par rapport à d'autres types de productions culturelles, et finalement peu connue en dehors de son public cible, composé surtout de femmes enceintes et de futures mères. Il n'en reste pas moins qu'elle est largement diffusée. Sans être le reflet des mentalités d'une époque, elle témoigne tout de même d'évolutions culturelles. D'autant que les éditeurs s'adaptent à une certaine demande sociale. C'est tout particulièrement le cas des best-sellers, comme *J'attends un enfant*, qui est réédité année après année en tenant compte de l'abondant courrier des lectrices. Le discours, les termes, les tournures évoluent, même si les auteurs et éditeurs n'effectuent pas toujours ces changements de façon délibérée.

Pour étudier votre corpus de quelque 250 guides, vous avez recours à un logiciel de traitement automatique, Gargantext. Quels types d'analyses permet-il ?

Ce logiciel libre, qui a été développé par l'Institut des

Ci-contre
Emma Tillich
Photo Anthony Voisin

« Les guides de grossesse avaient surtout été analysés jusqu'ici pour leurs recommandations pratiques et non pour leur dimension affective »

systèmes complexes de Paris Île-de-France (CNRS), permet d'objectiver l'étude, en quantifiant la fréquence des termes, en cartographiant des réseaux sémantiques et également en établissant la chronologie. Au-delà des guides qui font l'objet de ma thèse, c'est un plus large corpus que j'étudie grâce à Gargantext dans le cadre d'un second projet mené au sein du BnF DataLab, qui vise une histoire culturelle des concepts entourant la subjectivité maternelle. Il s'agit d'analyser, en appliquant le même questionnement, d'autres types de discours issus à la fois de la littérature scientifique et médicale, mais aussi de fictions et d'autobiographies. Si les guides eux-mêmes ont été numérisés pour les besoins de ces recherches, ce second ensemble de textes provient de différentes bases de données numériques, notamment Gallica, Isidore, Persée ou OpenAlex.

Quelles évolutions avez-vous pu mettre en valeur ?

Les résultats préliminaires sur les guides français montrent notamment la diminution progressive du vocabulaire de l'injonction et la place croissante dévolue aux émotions, qui s'autonomisent peu à peu des considérations pratiques. Le sens de certaines expressions évolue : les termes de « nature » et « instinct maternel » sont étroitement associés au début de la période à l'idée de pulsion à procréer. Au cours des années 1980, le concept de nature se fait plus implicite, plus métaphorique aussi. Quand le terme est employé, il se réduit de plus en plus à l'idée que la mère a l'intuition des besoins de l'enfant. Un deuxième changement, qui participe d'une évolution culturelle très rapide, sans doute corrélée au mouvement #metoo, se dessine au cours des années 2010 : s'affirme alors l'idée que la maternité doit, elle aussi, faire l'objet d'un consentement.

Propos recueillis par Alice Tillier-Chevallier



Les couvertures de ces trois guides publiés respectivement en 1960, 1989 et 2019 témoignent de l'évolution du regard porté sur la grossesse, marquée par une emphase croissante mise sur le processus physiologique. Les portraits de femmes laissent de plus en plus la place à des ventres enceints, en gros plan. Selon un procédé largement utilisé par la publicité, les têtes des femmes sont parfois coupées.

Instants maternels

Maternité, une histoire en images, publié aux éditions de la BnF, retrace l'évolution des représentations de la maternité à travers une sélection de documents conservés à la Bibliothèque. Préfacé par Nancy Huston, l'ouvrage propose un parcours chronologique, des statues antiques de déesses mères aux livres d'artiste de Niki de Saint Phalle.

Le féminisme, les nouvelles techniques médicales, l'évolution de la famille questionnent aujourd'hui la notion de maternité – naturelle, biologique, sociale, instinctive, construite... Notre regard contemporain ne considère plus la maternité comme une évidence sur laquelle il n'y a rien à dire ou qu'il faut célébrer. Au contraire, la multiplicité des approches enrichit l'analyse du passé et met au jour les zones d'ombre. En raison de l'ampleur du sujet, l'ouvrage se concentre sur des moments clés ou des images particulièrement révélatrices de la conception que les sociétés se faisaient de la maternité, principalement en France et en Europe, avec quelques incursions au Proche-Orient ou au Japon.

Ambivalentes maternités

Symbole de fertilité, de bonheur, d'accomplissement ou de contrainte, de grâce ou de malédiction, d'asservissement et de mort, la maternité est partout ambivalente. Elle a été d'autant plus sacralisée dans les sociétés où le statut de la femme était précaire, que ce soit sous les traits de déesses mères ou d'icônes mariales. Les représentations des mères ont évolué peu à peu vers plus de réalisme à l'Époque moderne. Jusqu'à la Renaissance, seules les reines ou les grandes dames de l'aristocratie justifiaient un portrait en raison de leur rôle dans la continuité du lignage. Les mères seront ensuite peintes sous

une forme idéalisée, comme incarnation des vertus maternelles : tendresse, patience, abnégation, discrétion. La mère idéale est alors une mère au foyer entièrement dévouée à ses enfants. Les peintres réalistes et les impressionnistes délaissent les grands genres pour s'intéresser à la sphère intime, à la vie quotidienne : les portraits de mères se multiplient alors au XIX^e siècle, que l'on ne peut réduire à des allégories. Mais il faut attendre le XX^e siècle pour que l'ambivalence de la figure maternelle mais également sa puissance s'expriment pleinement dans les œuvres d'artistes contemporaines, telles que Niki de Saint Phalle et Louise Bourgeois.

Du domestique au politique

Parallèlement à cette évolution artistique, la maternité sort progressivement du cadre domestique pour se constituer en question politique portée sur le devant de la scène. Politique nataliste, politique sociale, droits des femmes à choisir d'être mères ou pas, partage de l'autorité parentale : les combats ont été longs qui ont abouti à une véritable révolution de la famille. Contraception, avortement, PMA : les femmes ne subissent plus, ou moins qu'avant, la maternité. Et celle-ci se décline de multiples façons : mère biologique, mère d'adoption, deuxième mère, sans se laisser réduire à un modèle unique de mère idéale. Force est de constater qu'au fil des siècles, la maternité, loin d'être enfermée dans une vision naïve et angélique, a inspiré de multiples représentations et des créations artistiques très riches : autant de facettes d'un thème bien plus complexe qu'il n'y paraît à explorer... **Laurence Jung**



Ci-dessus
Laurence Jung
Maternité, une histoire en images. Préface de Nancy Huston.
256 p., 150 ill., 39 €
BnF | Éditions
Parution octobre 2024

En fond
Mary Cassatt,
Sur l'herbe, 1896-1897
BnF, Estampes et photographie

Promenade au cœur des jardins

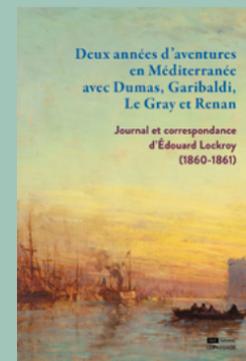
L'historienne de l'art Monique Mosser et l'inventeur du « jardin en mouvement » Gilles Clément invitent les amateurs d'espaces verts à vivre l'expérience des jardins à travers les époques et de par le monde. Ce livre se dessine en quatre grands parterres : il s'intéresse aux formes du jardin, lieu de création, et à leur histoire, puis à la figure du jardinier, à la fois artiste et artisan. Il évoque ensuite ce qui pousse au jardin, et enfin les usages et les usagers du jardin. Richement illustré, l'ouvrage présente une sélection d'enluminures, de dessins, d'estampes et de photographies (Brassaï, Cartier-Bresson...) choisis parmi les collections de la BnF. Il dévoile dans son dernier cahier *Hortus papyrifera*, le jardin-œuvre d'art conçu pour le site Richelieu de la BnF à partir d'espèces utilisées dans l'élaboration de supports d'écriture par Gilles Clément, Mirabelle Croizier, architecte du patrimoine, et Antoine Quenardel, paysagiste concepteur. **©**



Gilles Clément, Monique Mosser, Mirabelle Croizier, Antoine Quenardel
Inventer le jardin, de l'Antiquité à nos jours
256 p., 143 ill. 45 €
Coédition Seuil / BnF,
Parution octobre 2024

Voyage autour de la Méditerranée

Du printemps 1860 à la fin de l'année 1861, le jeune Édouard Lockroy (1838-1913), aujourd'hui surtout connu comme journaliste et comme proche de Victor Hugo, qui sera ministre du Commerce et de l'Industrie sous la III^e République, entreprend un voyage autour de la Méditerranée. À peine sorti de l'École des beaux-arts, il s'aventure dans une grande odyssee en compagnie d'Alexandre Dumas et du photographe Gustave Le Gray, de la Sicile de Giuseppe Garibaldi jusqu'aux chantiers de fouilles d'Ernest Renan au Liban et en Syrie, en passant par Malte, Beyrouth, Damas et Alexandrie. Les lettres écrites à ses parents sur un ton très spontané et son journal intime, rédigé chaque jour puis retravaillé pour la postérité quelques années plus tard, font ressurgir la figure attachante de cet opposant au Second Empire. **©**



Deux années d'aventures en Méditerranée, avec Dumas, Garibaldi, Le Gray et Renan
Journal et correspondance d'Édouard Lockroy (1860-1861)
Présenté et édité par Sylvie Aubenas et Charles-Éloi Vial
Préface de Gilles Pécourt
272 p., 70 ill., 39 €
Coédition Le Passage / BnF
Parution octobre 2024

Crédits photographiques

Couverture (1^{ère} et 4^e) : BnF ; 2 : Anthony Voisin / BnF ; 3 à 8 : BnF ; 8 hg : Hélène Delprat © ADAGP, Paris, 2024 ; 9 : Barthélémy Togo © ADAGP, Paris, 2024 ; 10g : Zacharie Ngnogue © ADAGP, Paris, 2024 ; 10d : BnF ; 11 : Barthélémy Togo © ADAGP, Paris, 2024 ; 13 : BnF ; 14 : Anthony Voisin / BnF ; 15h : Emmanuel Nguyen Ngoc / BnF ; 15b à 16 : Guillaume Murat / BnF ; 17h : TVK (Trévelo & Viger-Kohler) ; 17b : David Paul Carr / BnF ; 18 : BnF ; 19 à 21 : Photo BnF / Damien Deroubaix © ADAGP, Paris, 2024 ; 22 : Marie Hamel / BnF ; 23h : Courtesy Masahisa Fukase Archives and Michael Hoppen Gallery, London, 2018 ; 23b : Richard Dumas / Agence VU ; 24 : BnF ; 25 : Lorène Gaydon ; 27 : BnF ; 28 : Raphaël Gaillarde / Gamma Rapho ; 29 : EG ; 30 : Jean-Marc Martin du Theil ; 33h : Élie Ludwig / BnF ; 33b : BnF Éditions ; 34 : Fonds Bernard Vaussion ; 35 : BnF / photo Sotheby's ; 37 : BnF ; 38 : Élie Ludwig / BnF ; 39 : Guillaume Murat / BnF ; 40-41 : BnF ; 43 : Photo © Christie's / Éditions Gallimard ; 44 : Élie Ludwig / BnF ; 45 : Collection Michelle Porte ; 46-47 : Olivier Rebecq / BnF ; 49 : Claire Ardent / BnF ; 51 : Carole Desheulles / BnF ; 51 : Photo BnF / Emmanuel Hocquard ; 53h : Anthony Voisin / BnF ; 53bg : Éditions Pierre Horay - Droits réservés ; 53bm : Éditions Marabout ; 53bd : Éditions Larousse ; 54 : BnF ; 54d, 55 : BnF Éditions

Président de la Bibliothèque nationale de France
Gilles Pécourt
Directeur général
Kevin Riffault
Délégué à la communication
Patrick Belaubre
Responsable éditoriale
Sylvie Lisiecki
Comité éditorial
Marion Ansel
Laurence Bassot
Philippe Chevallier
Emmanuelle Gondrand
Cécile Hamon
Joël Huthwohl
Céline Leclair
Elsa Rigaux

Rédaction, suivi éditorial
Mélanie Leroy-Terquem
Secrétariat de rédaction
Karine Moreaux
Rédaction, coordination agenda
Sandrine Le Dallic
Karine Moreaux

Conception graphique
Jérôme Le Scanff

Réalisation
Claire Ardent
Laëtitia Giocanti
Bernice Kipembi

Iconographie
Nathalie Russo

Production photo
Jérémy Halkin

Ont collaboré à ce numéro :

Marion Ansel
Sylvie Aubenas
Mathias Auclair
Jean-Marc Chatelain
Philippe Chevallier
Emmanuel Coquery
Charlotte Denoël
Vanessa Desclaux
Guillaume Fau
Jérôme Fronty
Maxence Hermant
Joël Huthwohl
Olivier Jacquot
Jeanne-Marie Jandeaux
Laurence Jung
Laurence Le Bras
Olga Lemagnen
Ève Netchine
Cécile Pocheau-Lesteven
Marion Tayart de Borms
Alice Tillier-Chevallier
Rime Touil
Flora Triebel
Alexia Vanhée
Dominique Versavel
Geneviève Zamansky-Bonin
Jean-Rodolphe Zanzotto

Remerciements :

Pierre Bonneau
Lénaig Cariou
Marine Cotte
Damien Deroubaix
Yongui Dumont
Stéphane Fitoussi
Julie Garel-Grislin
Stéphanie Grégoire
Célia Houdart
Flore Izart
Hafida Jemni di Folco
Anne-Marike Linnebank
Maël Philippot
Joëlle Pagès-Pindon
Théodora Petrogiannis
Jérôme Prochiantz
Alba Salto
Thomas Sarrazin
Matteo Soldini
Emma Tillich
Emmanuelle de Varax
Jérôme Villeminoz

Impression : **Imprimerie Vincent** à Tours
ISSN : 1283-8683

Pour recevoir gratuitement *Chroniques* à domicile, abonnez-vous en écrivant à chroniques@bnf.fr



Fontaine

Fontaine

294,70.

Place
Cantarach

Place des Solos

Rue Percegnax

Rue Percegnax

Rue de la
Suzanne



Place Royale

Palais

Caotak

19,00

190,00